

N° 8
16 AVRIL
1946

Prix: 8 francs

La défaillance
de Ben Barek et
les erreurs de
Darui à Lisbon-
ne nous coûtent
la victoire



Les défaites des
Agenais, des Ba-
yonnais et des
Etudiants pari-
siens en Coupe
de France de
rugby



Cerdan et... Van
Steenbergen ont
le punch...



Les relais à tra-
vers Paris, vus
par Jules La-
dougègue.

Bataille devant les buts
portugais : Bihel a fait
une tête, Ben Barek s'est
élancé, mais Azevedo dé-
tourne, tandis que Parriè-
re gauche, Feliciano, sem-
ble faire la prière...

(Photos Keystone)

BUT

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ SPORTIVE

Rédacteur en chef Gaston BÉNAC

16-IV-46



SEPT JOURS AU SPRINT

...dans les coulisses du sport

matin

L'Affaire

En dépliant, ce matin, les journaux sportifs qui sont réellement quotidiens, c'est avec un léger sentiment de tristesse qu'on apprend que le président Joinard et le juge Boudard ont retourné leur veste. Kieher Piot, après avoir été sifflé par le public, doit partager sa victoire avec Danguillaume. Ce dernier est fort sympathique et très méritant, mais s'il suffit de quelques articles, d'un quarton de vociférations et de trois photos prises sous les angles les plus divers et, pourtant, n'ayant aucune valeur pour modifier une décision, ou allons-nous ?

Il est donc admis qu'en cas d'arrivée dans un mouchoir, on peut modifier le classement d'une épreuve classique si l'on fait un peu de bruit.

M. Joinard et le juge Boudard se sont conduits comme des J.J. Ils ont laissé parler leur cœur sans même s'apercevoir qu'ils ouvraient la porte à tous les incidents possibles et imaginables.

Signe des temps ! Mais feu notre sainte mère l'U.V.F. a dû s'en retourner dans sa tombe. Car, enfin, l'infailibilité du juge c'était un peu comme l'existence de Dieu ! Quand les fidèles n'ont plus la foi...

Soirée de boxe

Nous sommes allés voir boxer Dauthuille avec la satisfaction du propriétaire qui se promène dans son jardin en regardant pommer ses salades. Mais, pour goûter un tel plaisir, il faut attendre et supporter des combats d'amateurs dignes du ring du plus obscur de la province la plus retirée.

Omar-le-Noir fit quelques pas de danse en face de Le Mentec, qui exposait les produits du pays breton : assiette en chou-fleur (Roscoff) et la traque en pot de confiture de fraises (Plougastel).

Dauthuille, enfin... Comme Mascart, jadis, est auréolé, à chaque apparition dans le ring, d'une gentillesse angélique. Comme celui du blond nordiste, son sourire attendrissant laisse présager une droite qui ne pardonne pas. Dauthuille comme Mascart fait un début de carrière foudroyant. Et l'on s'est offert un beau knock out, annoncé par un crochet très sec au premier round, qui glaça le sang du Hollandais.

Van Dam n'avait pas encore retrouvé ses esprits que les compétences cherchaient déjà à fixer la date de la rencontre Cerdan-Dauthuille. C'est tout de même aller un peu vite en besogne ! Il serait plus logique de faire le match quand Cerdan reviendra des Etats-Unis. Qu'il soit vainqueur ou vaincu, c'est à ce moment que Dauthuille aurait alors sa véritable chance !

mercredi

L'Affaire (suite)

Quand les officiels de l'U.V.F. se mettent à faire les rigoles, il faut s'attendre à tout. M. Vasserot est allé à la Piste Municipale flanqué d'une escouade de compétences. Sur le terrain, les pontifes s'offrirent une petite heure de service en campagne : position à genoux, couchée, l'œil à la hauteur de la ligne d'arrivée et, probablement, le petit

doigt sur la couture du pantalon. Après quoi on proclama que, pour juger une arrivée, point n'est besoin de construire un mirador, mais bien plutôt de creuser une fosse, « d'un mètre de large sur deux de long » : exactement les dimensions d'Henri Boudard, feu l'infailible.

Déplacements et villégiatures

Ce Lew Burston est un homme très fort qui pourrait en remonter à un marchand de pommes normand. Quand on lui parlait Cerdan, il répondait : « Pétro ». En fait, il n'avait nullement l'intention d'emmener Marcel aux U.S.A. On vient d'apprendre qu'il a refilé à Roupp deux gorrils qui vont écumer les rings européens à leur descente du bateau. Pas mal joué !

Donny Corabellio et Bobby Lakin seront donc les camarades d'écurie de Cerdan. Voilà pour la première manche.

Parions que leur saison européenne terminée, ils regagneront les U.S.A. flanqués de Cerdan et de Roupp.

Tout ça semble mathématiquement organisé. On reconnaît la manière de Burston.

Jeudi

Départ...

Sur le boulevard, si vous rencontrez un acteur de vos amis à la veille du premier tour de manivelle d'un film dans lequel il a un bon rôle ou de la répétition générale d'une pièce dont il est un des protagonistes, vous entendrez des affirmations de ce genre :

« Mon metteur en scène ? Non seulement il a du génie, mais, de plus, c'est mon meilleur ami. »

Même enthousiasme s'il s'agit de l'auteur de la pièce ou du directeur du théâtre. Si le succès ne vient pas couronner tant d'efforts, le même acteur, désabusé, vous dira, au pied du même arbre de ce même boulevard, quelques semaines plus tard :

« Un tel ? Un raté sans talent, mon cher, et, de plus, un salaud avec qui je ne veux avoir aucun rapport. »

Ne trouvez-vous pas que cette petite scène de la vie de Paris a quelque analogie avec la démission

que Bunyan vient de faire parvenir aux pontifes des Girandins ? Si Clermont avait été battu, l'entraîneur eût été un grand homme.

La Coupe, voyez-vous, c'est un peu du théâtre !

vendredi

Kid Pagnol

Avec le père de « Marius », ce n'est pas seulement un sportif qui vient d'entrer à l'Académie, mais un véritable « bat-tant ». Aux jours de son insouciance jeunesse, les rings suburbains marseillais connurent les exploits de Pagnol. Premiers combats d'amateurs et premiers succès, il faut bien le reconnaître. Ce n'était pas foudroyant, comme « Topaze », mais suffisamment encourageant pour former pro. La légende veut que cette nouvelle carrière, à la vérité peu rémunératrice, fut brisée au cours d'un match avec Kid Francis.

En vérité, il doit s'agir d'une histoire marseillaise que raconte « Samedi-soir », car, entre le « Kid » et Pagnol il y a même une certaine différence d'âge.

Victime du clearing

Le Palais de Glace, ce soir, portait bien son nom. A 20 heures, il y avait Lucienne Delyle, prévoyante et peu soucieuse de faire la queue ; c'était à peu près tout. Il y avait aussi Suaya, le manager d'Eddy Camp, qui avait promis à son poulain une fructueuse recette sur laquelle un pourcentage justement approprié devait permettre — même au clearing — de prélever un pourcentage plus efficace que la droite dudit poids lourd américain Las ! Les Parisiens ne vinrent pas et, malgré sa victoire et les plus belles promesses, le poulain de Suaya ne songe plus qu'à... camper.

samedi

L'Affaire (re-suite)

M. Robert Joly, au cours d'un comité secret, tenu avec M. Joinard et quelques autres joyeux commissaires, entre deux tournois de

belote, aurait fait adopter une nouvelle réglementation pour les arrivées de courses sur route : le coup du crochet !

C'est le public du vélodrome qui désignerait le vainqueur de la course au moyen de bulletins de vote déposés dans une urne. Le résultat serait proclamé à l'occasion de l'arrivée de la course suivante.

Mais, aux dernières nouvelles, on assure que M. Joinard aurait fait l'acquisition d'un « œil magique ». Une prochaine réunion décidera de l'opportunité qu'il y aurait à équiper l'ex-infailible Boudard avec ce nouvel appareil. Le sympathique juge à l'arrivée a reçu une très choleuse carte postale de M. Collignon.

dimanche

Football Vatican

Sa Sainteté Pie XII, profitant du déplacement de M. Rimet à Lisbonne, s'est subrepticement glissé dans l'organisation avec tout ce qu'elle comporte. C'est ainsi qu'aujourd'hui, à Rome, à l'entrée du terrain des Chevaliers de Colomb, où se jouait le premier match de balle ronde vaticane, on avait remplacé les caisses par des tronc de Saint-Pierre. Le cardinal secrétaire d'Etat, plus avisé que le préfet de Bordeaux, n'avait pas taxé le prix des places, laissant à chacun le soin de verser son obole selon sa conscience. Le fisc n'y a vu que du feu. M. Delblat a télégraphié pour demander des détails.

Le coup d'envoi fut donné par le Pape. Il releva sa soutane avec beaucoup d'ontuosité et de gentillesse et shoota sans se faire prier.

La partie fut bonne, mais on craint que l'« Osservatore Romano » — organe officiel de la fédération vaticane — n'encense un peu trop les joueurs dans le compte rendu.

Matches à ne pas faire...

Il y a les paris stupides, conclus trop spontanément ; il y a aussi, comme disait très justement « Paris-Press », les matches de boxe inutiles.

Ce n'est pas lorsqu'il knock-outait Grundhagen ou Leners à l'ombre des palmiers de la Côte d'Azur que Georges Carpentier souleva les foules d'enthousiasme. Ce n'est pas en voyageant beaucoup, après avoir enregistré Joé Brun avec ses bagages, que Marcel Cerdan ajoutera à sa gloire.

Que le Syndicat d'Initiative de Nice soit à la recherche d'attractions sportives pour les fêtes de Pâques, que le poids moyen toulonnais demande 350.000 francs pour mesurer le tapis, peu importe, puisqu'il y a une Fédération qui ne doit pas couvrir de son autorité certains erreurs qui pourraient très vite ternir le grand succès actuel du Noble Art !

lundi

Le tour de l'amitié

Ce Tour des Flandres nous apporte bien des sujets de satisfaction, avec Thiefford qui fait second, avec Jean Maréchal, en panne sur la route aux environs d'Ostende et qui taille une bavette dérobée avec un possible cycliste.

— Maréchal !

— Van Slembrouck !

— C'était le bon temps !

Et les deux compères, ravis de leur amitié retrouvée, rentrent à Gand, tout en grillant des cigarettes, comme aux beaux jours du Tour de France.

France - Portugal

minute à la minute et en 1500 points à la belote

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL A PARIS)

Dimanche, il fait beau.

Nous avons appris par les journaux que le fameux joueur Espirito Santo ne joue pas dans l'équipe lusitanienne. Puisque les Portugais sont privés du Saint Esprit, n'hésitons pas et allons à Notre-Dame des Victoires brûler un cerise :

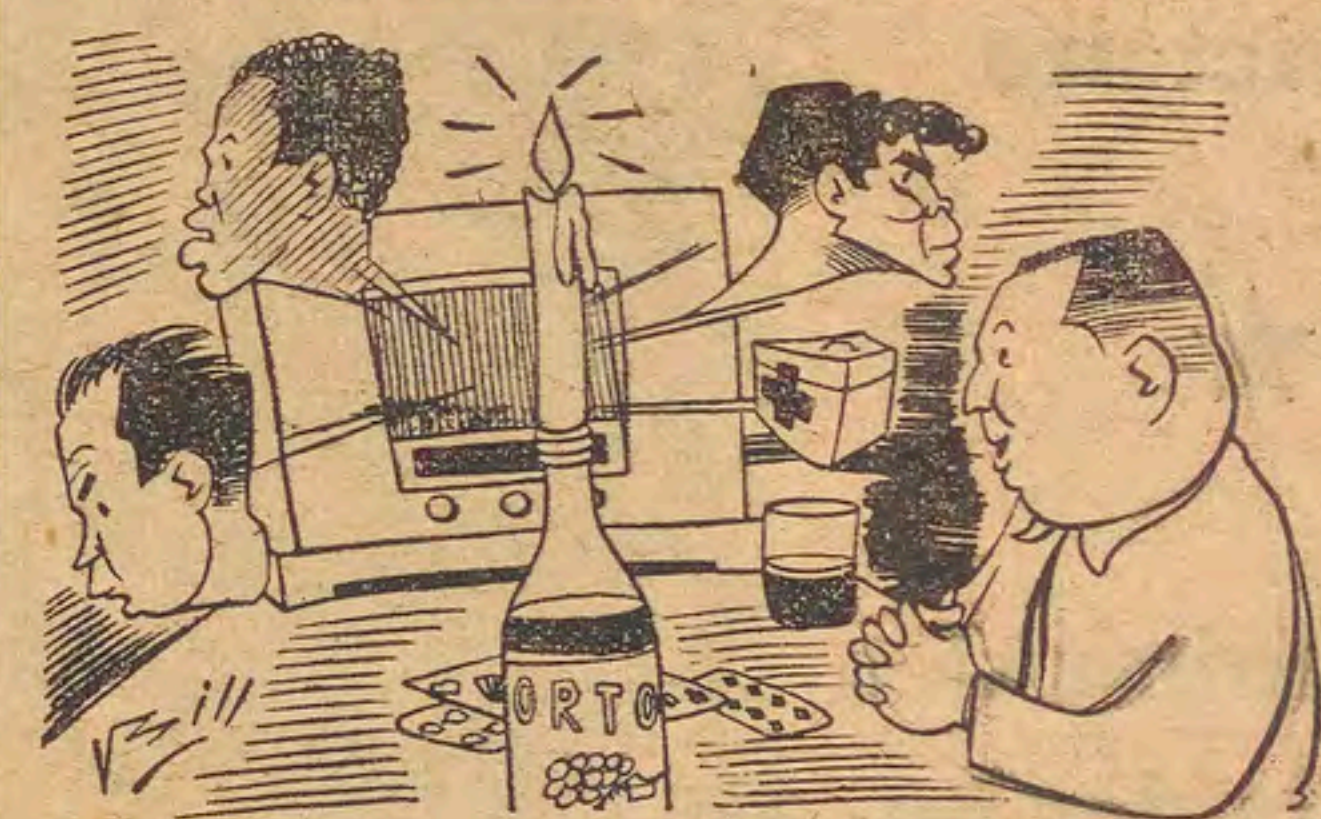
« Histoire de remercier la madone ! » dirait Trignol.

A propos de Trignol, il est venu déjeuner et nous avons cherché où nous pourrions passer l'après-midi. Le programme était aussi copieux que la carte d'un restaurant du marché noir. Aller, au Parc, où Pau échange quelques pruneaux avec Agen ? Le cœur n'y est pas. Paris-Cambridge à la porte de Saint-Cloud, ou pique-nique et demi-fond à la Croix de Berny pour les vrais amateurs de parties de campagne ? Il y a encore le grand prix du bitume de nos athlètes à travers Paris.

Comme Trignol a apporté un kil de rouge appellation contrôlée, ce qui bouscule un peu notre palais et nos notions géographiques en tendant à prouver que les côtes du Rhône se situent aux environs de Béziers, nous décidons de faire une belote et d'écouter paisiblement la bonne parole prêchée de Lisbonne par le R. P. Briquet, grâce au poste à ondes courtes que le camarade Salazar a bien voulu mettre à sa disposition, histoire d'embêter un peu son voisin Franco.

Au moment précis où Trignol annonce son premier deux cents de colets nous voici transportés sur la touche de l'Estadio Municipal de Lisbonne. Et grâce à la magie des ondes, nous sommes au fait des mondanités sur les rives de la mer de Baïlle.

— Le général Carmona est dans la tribune d'honneur.



— Un pote, dit Trignol, grâce à lui on peut avoir un peu de whisky à Paris, c'est le grand répartiteur de la limonade.

Briquet annonce que le temps est gris et il n'en faut pas plus pour qu'on se tape les cuisses parce que nous avons dû tomber la veste en raison de la température ambiante.

Les hymnes sont interprétés par l'orchestre bien connu des bigophonistes portugais. Mais voilà que Briquet qui, avec beaucoup de précision vient de nous donner la composition exacte des équipes, laisse entendre avec beaucoup moins d'assurance que le fameux Espirito Santo jouerait peut-être dans l'équipe. Allons donc vérifier ! Mais on regrette le cerise ; quant à Trignol — car il est sportif — il triche avec beaucoup moins d'aisance.

Les minutes coulent et rien n'est marqué. Les nouvelles sont mauvaises : Heisserer et Salva disparaissent et nous jouons à neuf. Je dis nous, car les cartes nous sont tombées des mains au cours du dernier quart d'heure de cette première mi-temps. Et nos craintes sont justifiées puisque Darui doit encaisser un but à la trentième minute.

Il faut attendre le repos et les commentaires de Briquet pour que Trignol retrouve toute sa sérénité et annonce un cent cinquante de neufs. D'autant plus qu'on apprend en même temps que les places louées à l'avance ont été rendues au marché noir pour un nombre respectable d'escudos.

— Ces Portugais ! ils n'ont rien inventé, dit Trignol. Si Berretrot avait su, il serait allé là-bas, même à pied !

Et c'est la seconde mi-temps ; on ne comprend pas toujours très bien, car le laïus de Briquet est surimpressionné par le reportage de son collègue portugais.

Et Vaast égalise. Ce même Vaast dont on nous disait il y a moins d'une minute qu'il était aujourd'hui l'imprécision faite homme. Ce qui prouve qu'il faut toujours se méfier des affirmations définitives.

Le temps de donner et le Portugal marque, grâce à Peyroteo. — J'ai un cent et belote, dit Trignol, qui a d'ailleurs donné, mais je ne l'annonce pas.

C'est cornélien ! Et synchronique avec la défense de Da Rui, qui est bombardé comme un vulgaire civil à l'approche du débarquement.

Les cartes sont maintenant éparées sur la table. Le public portugais s'échauffe, le reporter aussi, qui met en cause l'arbitre, ce qui n'est pas très diplomatique et d'assez mauvais goût surtout lorsqu'on perd la partie.

La fin est sifflée. Nous sommes battus. Honorablement il est vrai. On imagine M. Barreau se rongant les ongles avec un peu de dépit et M. Rimet faisant mentalement des calculs de change. Trignol a l'œil lointain :

— Et maintenant ils vont se cloquer un vrai porto !

Nous, nous avons pris un « vrai » banyuls en pensant à M. Belette.

EN S'METTANT A TABLE

par Fernand TRIGNOL

Pauvre Van Dam, lui qui voulait pas s'offrir Charron parce qu'il est gaucher, il a pas eu beaucoup plus d'chance contre Dauthuille, qu'est pourtant droitier ! Ça a pas été long ! En moins de dix broquettes, y se r'trouvait les noix collées sur la résine du ring.

Mais c'que vous savez pas, c'est que l'match a manqué d'être remis à une date ultérieure. Figurez-vous qu'en arrivant au Vél' d'Hiv' avec son manager, Van Dam se frotte en plein dans le peloton d'ordres municipaux qui viennent pour être en gaffe sur la rue Nélaton. Quand les deux Hollandais ont vu les cipaux, y voulaient s'faire la poire. Y s'avaient encore le trac que ce soit une fausse garde !

Et c'pauvre Boudard, tirailé par Pahin, nouvel ône de Buridan y sait plus où qu'il en est. Il est devenu complètement dingé, et hier y voulait cloquer un coup de baule dans la poire d'un pote qui y avait envoyé un pneumatique. Il prenait encore ça pour une allusion.



Après le relais à travers Paris

Brackmann : « Et maintenant à Oslo ! »

Reiff : « C'est là que je veux gagner. »

Hansenne : « J'y pense tous les jours. »



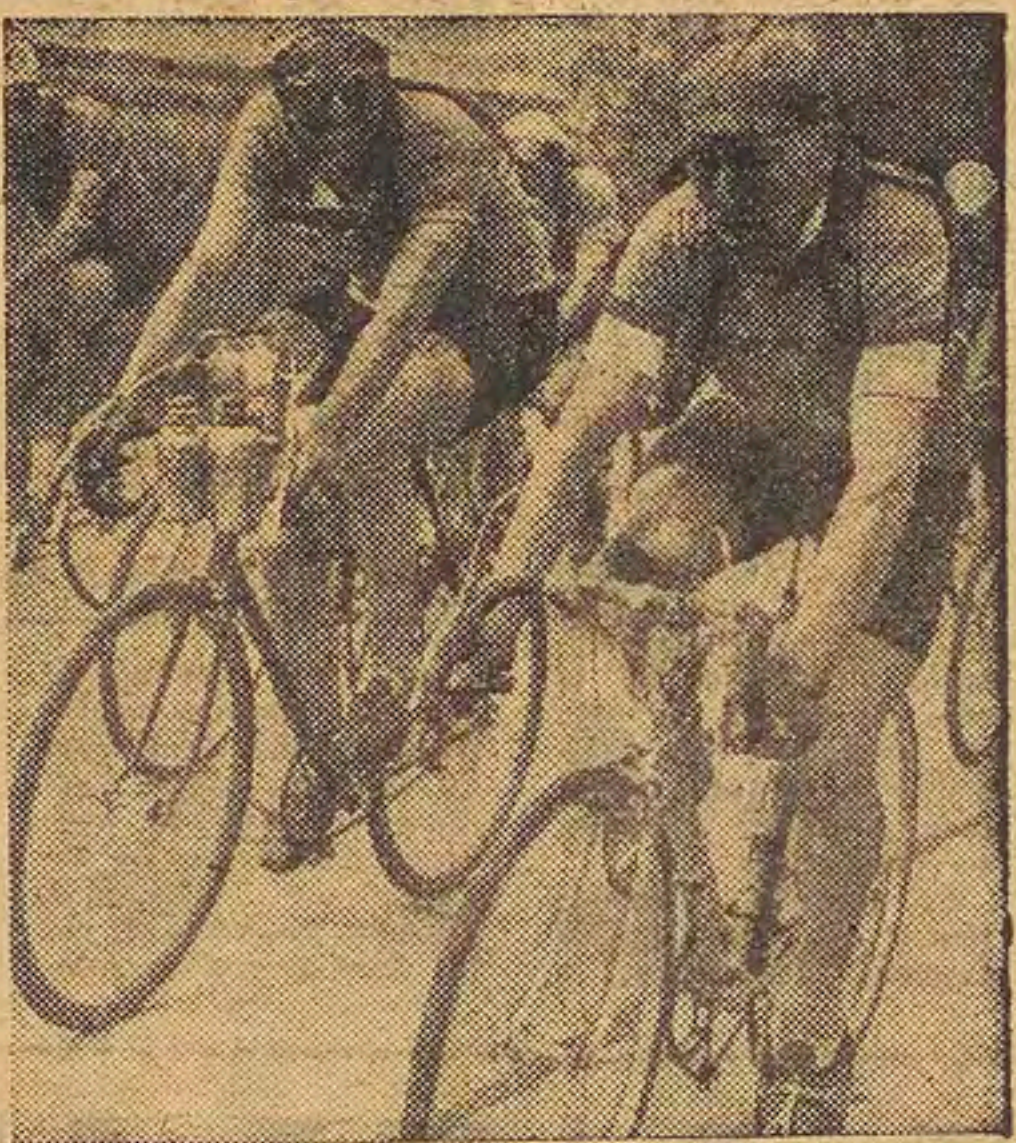
Un rugbyman rencontre un autre rugbyman...

Brunetaud : « Alors « Parisien », tu marches toujours au pinard... ? »

Max Rousié : « Mes hommes aussi, et ça ne leur réussit pas mal. »



Une demi-heure après l'arrivée, Rik Van Steenbergen, frais et rose, sourit



Marcel Kint dans le peloton.

A 15 ans RIK VAN STEENBERGEN *à ses débuts* **roulait des cigares...**

(De notre envoyé spécial René MELLIX)

GAND. — Rik Van Steenbergen, vainqueur pour la deuxième fois du terrible Tour des Flandres, est vraiment de la lignée des meilleurs champions que le cyclisme belge a produits. Aussi brillant sur piste que sur route — en 1943, il portait le maillot national de poursuite, d'omnium et de la route — ce grand garçon (1 m. 84), aux cheveux frisés, au visage souriant, est plus complet que ne l'a été Karel Kaers, dit le phénomène.

Rapide, rouleur, bon escaladeur, Van Steenbergen pédale avec une facilité qui déconcerte ses adversaires.

— Il est 5 kilomètres plus vite que nous, nous disait Lucien Vlaemynck; comment voulez-vous qu'il soit battu. Il est formidable.

Et après l'arrivée, Jean Maréchal, qui bavardait avec le vainqueur, ajoutait :

— C'est un grand bonhomme, qui court avec ses moyens naturels. Son état de fraîcheur à l'arrivée était remarquable. Je suis sûr que vous ne vous faites pas masser souvent ? lui demandait-il.

— Une fois par semaine seulement, répliquait Rik en riant. C'est bien suffisant.

Avant de repartir pour Turnhout, en Campine, où il est né, le 9 septembre 1924 — il aura donc 22 ans dans cinq mois — Van Steenbergen nous confiait :

— Cette saison, je n'ai couru sur route que la course « A Travers la Belgique », où j'ai crevé deux fois dans la première étape, il y a huit jours. De tout l'hiver, je n'ai pas arrêté de faire de la piste, et mon meilleur entraînement a été, je crois, les huit heures de Zurich. Dans la semaine, je fais

seul — il y a très peu de coureurs dans mon secteur — deux sorties de 150 kilomètres.

— Courrez-vous souvent sur la route ?

— Non, très peu. Dimanche, je serai au départ de Paris-Roubaix avec le ferme espoir de triompher ; vous me verrez dans Paris-Tours ; je défendrai mon maillot en Belgique et je me préparerai pour le championnat du monde, à Zurich, où je pense avoir ma chance. Le titre mondial est le but de ma saison. Je veux succéder à Ronsse, Aerts, Meulenberg, Kaers et Kint. Champion du monde

...il roule maintenant vers le titre mondial

à vingt-deux ans, ne serait-ce pas joli ?

— Si, ce serait magnifique, intervenait son oncle qui l'accompagnait, et j'espère bien que tu le seras.

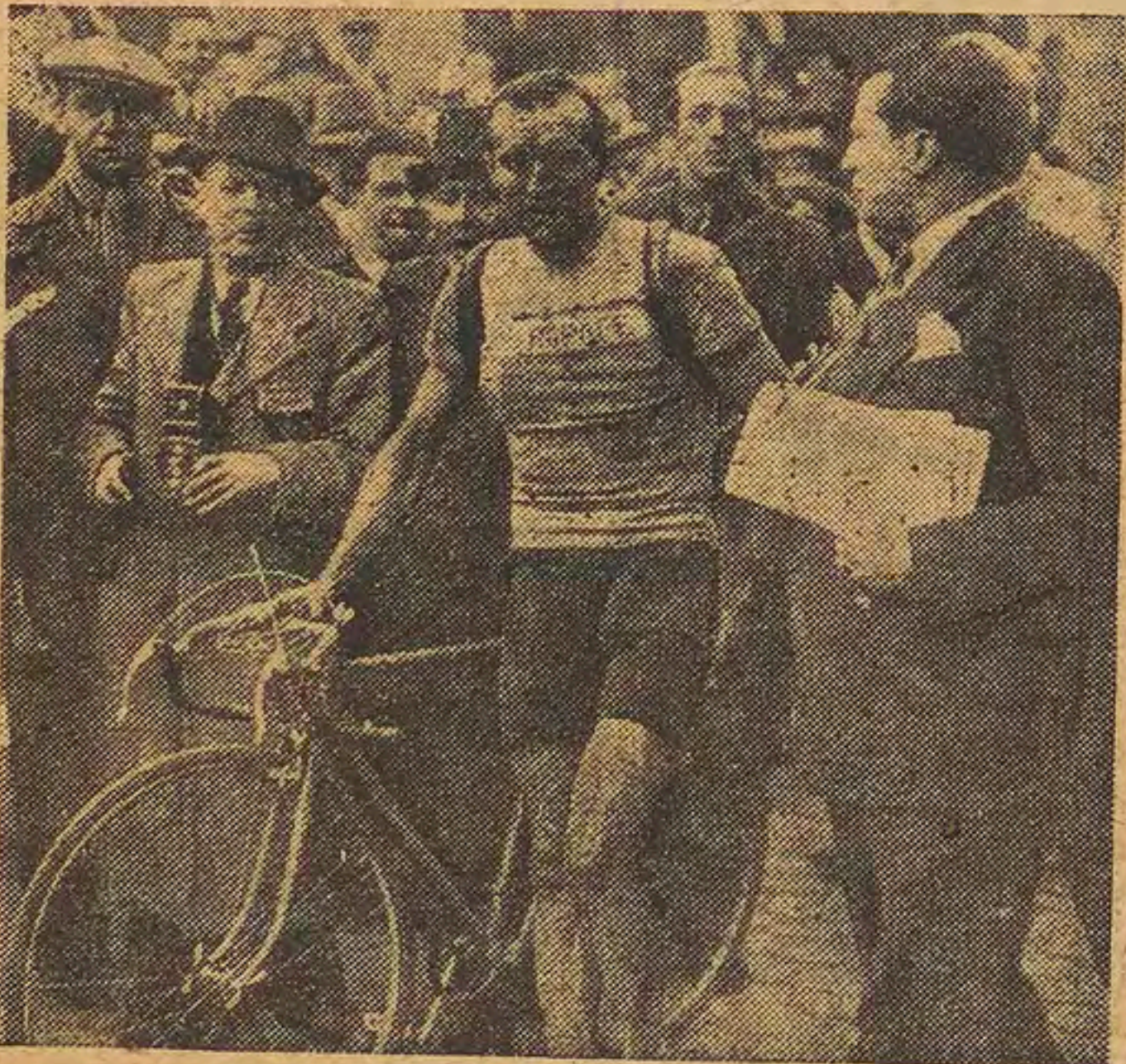
Van Steenbergen nous parlait alors de ses débuts qui remontent à 1939. Il avait quinze ans.

— Dans la semaine, je roulais des cigares dans la fabrique que dirigent mes parents, à Turnhout. J'ai fait ce métier pendant deux ans. Le dimanche, j'allais courir sur la route et ma première course s'est terminée par une victoire. A 17 ans et demi, j'étais champion de Belgique des professionnels. C'est, il me semble, un fait unique dans les annales du cyclisme belge.

Sur ce, Rik Van Steenbergen nous quittait en nous donnant rendez-vous, dimanche, à Roubaix, où il espère bien, sans accident, passer en vainqueur la ligne d'arrivée.



Van Steenbergen passe le relais à Thiéard (masquant Schotte), qui nous crie : « Donnez-moi de l'eau minérale. »



Louis Thiéard quitte, sans bouquet, la ligne d'arrivée. Mais il se console, car il a été très applaudi.



Albert Sercu, cafetier à Izegem, tire des demis, sous l'œil intéressé de sa femme



Marcel Kint, rentré chez lui, à Zwevegen, part faire un tour avec son fils Marcel (huit ans).

Le routier temporese Le boxeur bagarre

TROP

L'ANIMATEUR, celui qui ose, qui tente sa chance, ne retire aucun avantage de son aventure. Autrefois, des journaux du soir tiraient sur trois colonnes sur l'échappée de Jean Morechal à Melun ou de Charles Pélissier à Essonnes. Mais, au-

cultiver, dirait l'autre... C'est lui qui anime une épreuve, c'est lui qui permet au peloton de se disjoindre et d'éviter ces arrivées massives au sprint.

De quelle façon le récompenser ? J'y songe depuis des mois, sans réussir à trouver une solution convenable. La prime spéciale ? Sans doute, mais elle ressemblera trop à une cote d'amour...

par
Gaston BÉNAC

aujourd'hui, il n'y a plus de journaux du soir le dimanche, et l'action audacieuse de l'animateur du début est oubliée depuis longtemps à l'arrivée. Qui donc a-t-il l'envie de Raphaël Germiniani au départ du Critérium National, après l'escalade de la côte de Seyres, et cela en compagnie de quelques-uns de ses camarades d'écurie ? Personne, ou presque.

Et pourtant, l'animateur, est un animal curieux, sympathique, à

Alors... Eh bien, pourquoi ne pas faire sur route ce qu'on réalise avec succès sur piste, dans les américaines et les 6 jours : des classements inter-

Encouragez donc l'esquive

Ici, c'est l'attaquant qui se trouve récompensé, tandis qu'en boxe le voudrait qu'un système de pointage nouveau récompense le défenseur intelligent, l'homme qui esquive, celui dont le jeu de jam-

meilleurs ? Là, une nouvelle question se pose : classements à points fixes ou classements à des endroits tenus secrets, les coureurs n'étant avertis qu'un ou deux kilomètres avant.

J'opte pour une solution intermédiaire : deux ou trois classements fixes, un ou deux secrets.

Il va sans dire que le premier à l'arrivée serait le véritable vainqueur, mais les classements intermédiaires constitueraient une fiche de consolation avec prix pour les malchanceux de la fin qui furent les animateurs du début.

semblions avoir acquies, nous sommes en train de la perdre, parce que le style britannique amélioré reprend le dessus grâce à ses gouches précises, à ses esquives excellentes, après avoir amélioré son action en attaque.

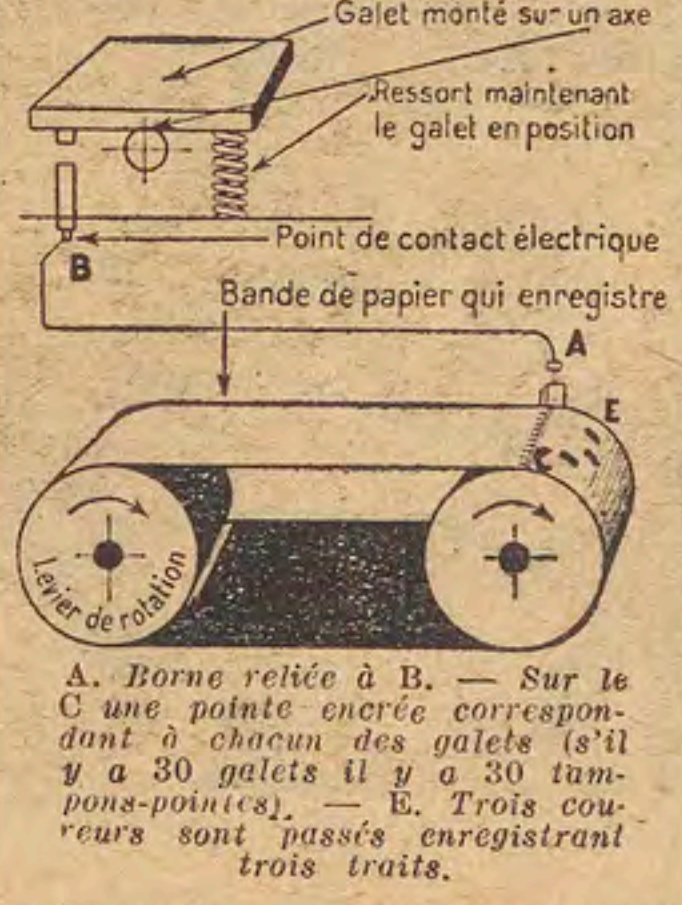
Il faut bien le répéter : le style amateur a disparu en France depuis longtemps ; depuis 1939, la bagarre est devenue reine chez les amateurs comme chez les pros. On n'esquive plus, on ne rompt plus, on boxe pieds plats, le jeu de jambes n'est plus qu'un souvenir...

Aux juges, il appartient, en revisant leurs décisions, de protéger ce qu'il nous reste de bons boxeurs amateurs ; à la Fédération, il reste d'en-courager les vrais boxeurs et surtout leurs professeurs... N'hésitez pas à distribuer des récompenses à ceux qui savent esquiver, rompre, en pratiquant ce jeu de jambes sans lequel il n'est pas de bonne boxe.

PLUS d'arrivées contestées...

L'AFFAIRE Plot - Danguillaume - fait couler beaucoup d'encre. Alors, un peu plus, un peu moins, ça n'a plus grande importance.

Cette « sombre histoire » m'a surpris dans ma retraite de Verneuil-sur-Avre, et ce n'est pas parce qu'on n'est plus dans le « bain » depuis près de trente



ans qu'on se désintéresse du sport et de ses événements. Des erreurs de classements, nous en avons tous connus, sans compter celle de Copenhague.

POUR LA COUPE

Dieu ! que nous sommes de mauvais poil ! Et comme, de surcroît, nous avons perdu l'habitude de l'autorité !

Dès que les choses ne vont pas

**tirage
au sort**

encore et toujours

par Em. GAMBARDILLA

exactement au gré de nos désirs, nous nous fâchons, nous fulminons.

La désignation des terrains sur lesquels doivent se disputer les matches importants de la Coupe de France, fournit aux intéressés, copieuse matière à doléances.

Pour les mêmes raisons que la « désignation » des adversaires, aux premiers tours, suscite des mécontentements et des récriminations.

La base de ces plaintes n'est pas tellement d'ordre financier, étant donné le principe, fort judicieux d'ailleurs, du blocage des recettes.

Elle réside dans le fait que, seuls, des notions assez vagues, interviennent dans le choix des terrains : qu'a-t-on en vue en effectuant les choix ?

Ils ont raison

La propagande ? Donne-t-on alors la préférence aux terrains les mieux placés pour aider à la diffusion du football ?

La reconnaissance ? Vent-on récompenser les clubs et les régions qui ont fait les plus gros efforts au cours de la saison ?

Ou bien attribue-t-on plutôt les rencontres aux clubs encore en course et qu'on considère comme méritant d'être favorisés ?

Ou bien recherche-t-on les stades les plus faciles et où le public se rend le plus volontiers ?

En étudiant les derniers tours

de la Coupe, on ne parvient pas à se faire une opinion et à mêler les considérations qui prévalent dans les décisions des idoles.

C'est bien pourquoi ceux qui, à tort ou à raison, se croient lésés, ont beau jeu pour protester. On leur enlèverait tout droit et toute possibilité de le faire, si au choix, on substituait le hasard.

Le hasard aveugle...

Si on décidait par exemple on bien que le match se disputerait sur le terrain du club dont le nom sortira le premier de l'urne fatale ;

Ou bien que, pour chacun des tours de la compétition propre, les noms des terrains dignes d'arbitrer une rencontre importante seront déposés dans une coupe ou un chapeau, d'où on les sortira pour chaque match.

Les résultats obtenus par l'un ou l'autre de ces moyens ne seront pas plus surprenants que certains de ceux que provoque l'actuelle sélection.

Et, de toutes manières, ceux qui s'en prétendent les victimes, ne pourront s'en prendre qu'au hasard ; au hasard non seulement aveugle, mais encore sourd... ce qui, en l'occurrence, est bien commode.

par Victor LINART

...avec le juge "téléélectrique"

plus importante que les autres parce qu'il y avait comme enjeu un titre de champion du monde.

Après chacune de ces erreurs, et sans que l'on apporte un remède au mal, chacun apporte sa petite suggestion personnelle. Les uns proposent de placer le juge à l'arrivée dans une fosse, afin qu'il ait un meilleur angle de vision ; les autres suggèrent de mettre un juge de chaque côté de la ligne ou plusieurs juges, ou encore « l'œil électrique ».

Eh bien, pourquoi ne pas adopter un système qui a fait ses preuves en Amérique ?

Ceux qui ont couru à Newark — Egg et Moretti — pourront témoigner de la perfection du « juge télé-électrique ».

Sur une piste dotée du système télé-électrique, la ligne d'arrivée est constituée par des petits galets basculants. Dès qu'une roue touche un de ces galets, il se produit un contact électrique qui transmet une vibration linéaire à un rouleau de papier enregistreur — système marse — comme le rouleau tourne, le second contact imprime un deuxième trait.

S'il n'y avait qu'un millimètre entre le premier et le second, la différence serait enregistrée.

Dans le doute, la consultation du diagramme donnerait des résultats probants. Le juge télé-électrique ne rend que des décisions justes.

Et puis, puisque les juges sont au banc des accusés, il y a des décisions qui m'ont toujours fait rire.

C'est ainsi, quand un de ces officiels annonce : 1er, X... ; 2° Z... à un pneu !

Un « pneu », qui fait 15 millimètres de diamètre... Quand on pense que les deux concurrents passent devant cet œil du juge — qui n'est pas celui de Moscou ni de l'aveugle du Grand-Lez — à la vitesse de 60 km à l'heure, en remuant et en tortillant les roues avant, et que ce juge puisse discerner que l'un ou l'autre des adversaires a gagné... « in extremis ». Non, sans blague...

Dans ce cas épineux, on ferait mieux de les classer « dead-heat ».

Mais, le juge télé-électrique arrangerait tout !...

IL FAUT SUPPRIMER

la "Coupe nationale de rugby"

La « Coupe Nationale » fut, avant guerre, une belle compétition de rugby. On l'avait créée en 1937 pour remplacer au calendrier de la F.F.R. les matches internationaux disparus.

En 1939, lorsqu'un Congrès de Marseille décida la suppression du Championnat de France interclubs, pour faciliter le retour des contacts franco-anglais, elle devait connaître un entier succès.

Il en fut ainsi de 1940 à 1943. Elle ordonnait des combats loyaux, elle liait d'amitié les joueurs d'un club à l'autre puisque sa formule était d'opposer entre elles, des équipes interregionales.

Puis revint la situation normale. Et avec elle la rentrée du Championnat, l'institution d'une Coupe de France. On pense aussitôt :

« La Coupe Nationale n'a plus désormais sa raison d'exister. Que continue-t-elle à faire dans la galère fédérale ?

C'était l'avis général. Celui tout au moins des gens intéressés, des dirigeants de clubs, des joueurs. Ce ne fut pas du goût de la F.F.R., qui, envers et contre tous, la maintint à son programme.

Ce qui lui valut aussitôt le demi-échec. Ce qui tourne aujourd'hui au fiasco intégral. On va voir pourquoi...

La « Coupe Nationale » ordonnait, en effet, un cycle de matches à jouer, qui — manque de chance — s'intercalaient généralement entre deux tours de Championnat ou de Coupe, ou tombaient le même jour qu'une partie de sélection.

Conclusion : les clubs, les joueurs s'en désintéressèrent. Les premiers parce qu'ils ne tenaient pas à « faire casser » leurs équipiers déjà suffisamment pris et surentraînés ; les seconds obéissant aux ordres précédents ou se prétendant fatigués, ce qui devint l'excuse courante.

Une perte d'intérêt

Les équipes formées sur le terrain, au dernier moment, par suite des défections enregistrées, n'eurent plus qu'un très vague rapport avec celles initialement prévues.

Cette saison ce fut pire encore. Car au programme officiel, déjà excessivement chargé, vinrent se greffer les matches internationaux. Le « manque de chance » se manifesta lors de chaque tour. Pas une fois Guyenne-Gascogne, Pyrénées-Bigorre, Languedoc-Roussillon (les trois en vue) ne jouèrent au complet.

Les internationaux étaient à Paris ou en Grande-Bretagne ; les championnats évoluaient par ailleurs.

De sorte que les matches furent disputés dans l'indifférence générale.

Et voilà la finale prévue pour dimanche prochain, jour de Pâques. Le Guyenne-Gascogne, finaliste, n'aura pas ses internationaux pris par France-Galles.

Pendant quelques jours on crut que Pyrénées-Bigorre allait décliner forfait. Les Toulousains devaient « monter » à Paris dimanche. Les Harbais recevoient Oxford. Par leur importance la « Coupe Nationale » pouvait assister le lendemain à France-Galles ; les seconds, pourtant préférables de jouer chez eux.

Tout s'est finalement arrangé. Mais on a eu chaud, très chaud.

Conclusion : la Coupe Nationale ne révèle plus le moindre attrait. Elle est devenue l'épreuve pour lampistes éliminés du championnat et de la Coupe. Un simple prix à réclamer qu'on doit supprimer.

Nul ne s'en plaindra...

devenue en 1946 un prix à réclamer

par Géo VILLETAN

UNE RÉFORME OSÉE

Le comité de la Ligue se soucie du sort des joueurs professionnels. Et M. Gabriel Hanot a exposé aux présidents de clubs le projet suivant :

A la fin de la saison, tous les joueurs seraient portés sur une liste de transferts.

Les sommes proposées par d'autres clubs seraient enregistrées, et les transferts conclus, si les trois parties : club quitté, club demandeur et joueurs se déclaraient d'accord et le joueur recevrait de son nouveau club 10 0/0 du montant du transfert.

Si le club auquel appartient le joueur décide de garder celui-ci, il lui devra 10 0/0 du montant du transfert proposé.

Ce système a du bon, parce qu'il évitera le nombre des demandes exagérées de transferts faites par les joueurs qui voudraient changer de club tous les ans pour toucher les 10 0/0 prévus, lors de leur transfert. Et puis, il éviterait que le joueur qui ne change pas de club soit lésé.

Petra et Pellizza voyagent

Des règlements à réviser :

ceux de la natation internationale

par J.-B. GROSBOURNE

dans quelles conditions exactes se sont déroulées les épreuves, non pas qu'ils aient été truquées, mais parce que J. Verbeur a peut-être bénéficié de circonstances avantageuses dans le cadre de la F.I.N.A.

Il a bien vieilli, ce règlement, établi il y a quelques dizaines d'années, lorsque la natation en gisements et en bassins, était encore à ses premiers vagissements, ou pas, de bassins.

A propos des records, on vous blâmes « en eau morte » ; puis, « en eau ouverte, couvrir un nombre pair de longueurs de bassin » ; puis, « la hauteur maximum du départ est de 1 m. 50 en eau ouverte et 75 cm. en bassin fermé ».

Enfin, on vous autorise à battre un record en nage libre, non pas au bout du bassin, mais sur une poutre mise en place après votre dernier passage. Tous les records, jusqu'à 500 m. (sauf le 100 m., depuis 1936), peuvent être battus dans des bassins de 25 yards. Sur 200 m. brasse on gagne un virage, ce qui est énorme, surtout en papillon.

C'est qu'aussi avec le nombre de distances « recordables » on n'en sort plus : en nage libre, 100 y., 100 m., 200 m., 220 yards, 300 yards, 300 m., 400 m., 440 y., 500 y., 500 m., 800 m., 880 y., 1.000 y., 1.000 m., 1.500 m. et 1.760 yards, soit un mille.

Evidemment, l'élément anglo-saxon prédomine à la F.I.N.A., et il serait difficile de lui faire supprimer les mesures en yards — pas à cause des Américains, qui utilisent les deux systèmes — mais de ces malheureux Anglais qui seraient tous désaxés s'ils n'avaient plus à convertir les pouces en pieds, en yards, en encablures, en brasses ou en milles.

Si seulement on imposait de battre les records en mètres dans des bassins en mètres, 125 m. minimum, ou 50 m. pour les distances supérieures à 500 m. Et celles en yards dans les bassins en yards, 25 y. pour les multiples de 50 yards, et 27 y. 50 pour les multiples de 55 yards.

La F.F.N. serait prête à défendre cette thèse au prochain Congrès de la F.I.N.A. Souhaitons que l'ambiance soit plus constructive qu'à P.O.N.U.

Destremau et Bernard s'entraînent

par Ch. GONDOUIN

LES voyages, dit-on, forment la jeunesse. Eh bien, qu'ils aient le même effet sur les joueurs de tennis et nous aurons, avec Y. Petra et P. Pellizza, deux champions qui nous feront grand honneur dans les prochaines grandes compétitions internationales.

On les a vus, courant de tournoi en tournoi, successivement, en Espagne, en Suède, en Suisse, au Portugal, de nouveau en Espagne et en Suisse, puis à Paris à l'occasion des championnats sur courts couverts, puis sur la Riviera et, enfin, en Afrique du Nord, où ils se manifestèrent à Alger et à Oran.

Encore ont-ils en perspective le tournoi de Pau avant que de regagner Paris pour y jouer, du 27 avril au 5 mai, les Championnats de la capitale.

Et, tandis que notre numéro 1 et notre numéro 2 suivent ainsi un régime de « globe-trotters », leurs partenaires de la Coupe Davis, B. Destremau et Marcel Bernard, dont les loisirs sont plus limités, s'entraînent tout simplement de concert à Paris, et ne s'en trouvent pas plus mal pour cela.

— Je suis content de ma forme actuelle, nous disait hier Marcel Bernard. Je me suis surtout appliqué, ces temps derniers, en jouant contre Destremau, à améliorer mon service, et je crois avoir obtenu un bon résultat.

— Et la forme de Destremau ?

— Elle s'améliore sensiblement ; son jeu de volée, surtout, a pris beaucoup plus d'efficacité. En somme, je crois bien qu'on reverra le Destremau de la meilleure époque.

Après tout, il sera curieux de constater si le régime adopté par Petra et Pellizza est plus profitable — du moins pour la forme d'un joueur de tennis — que celui auquel se sont astreints B. Destremau et M. Bernard.

M. JOINARD adore l'autocratie...

par René MELLIX

M. ACHILLE JOINARD est un brillant parleur. Il le sait, et avec ses « je », ses « moi » et ses belles paroles, il endort son auditoire. C'est ainsi qu'il a anesthésié Henri Boudard et a pu lui arracher le « dead-heat » du Critérium National.

M. Joinard est fort, très fort même, et il s'est dit :

« Henri Boudard fait partie de Cercle Cycliste Français qui m'a combattu au moment des élections de la F.F.C. C'est un concurrent dangereux : il faut que je l'élimine. »

Alors, M. le Président a sauté à pieds joints sur l'incident de l'arrivée de l'épreuve de « Paris-Press ». Il s'est procuré des photos, les a soumises au juge à l'ar-

rivée et l'a « possédé » en le faisant revenir sur sa décision, en pensant : « M. Boudard vient de se disqualifier aux yeux de tous. Le voilà enterré à tout jamais. »

Puis il n'a fait connaître la nouvelle décision aux organisateurs qu'au moyen d'un communiqué envoyé en même temps à toute la presse — incorrection envers ceux qui avaient fait le sacrifice financier de l'organisation.

M. Joinard a pris cette décision sans consulter ni le Comité directeur ni la Commission professionnelle. Travail inadmissible de dictateur ! M. Joinard adore les autocrates ; nous, pas du tout. C'est une affaire de goût.

Deux minutes après son élection à la présidence de la F.F.C., M. Joinard avait fait remettre à la presse une déclaration qui commençait par la phrase suivante : « Au moment où un nouvel Etat cycliste se constitue... ». Ne trouvez-vous pas ce nouvel Etat a une certaine analogie avec certain autre Etat français de fâcheuse mémoire ?

Mais si M. Joinard a cru diminuer la personnalité de Henri Boudard, a-t-il pensé qu'il pouvait s'être fait rouler par ce dernier, qui, en revenant sur sa décision, s'est peut-être dit : « Tout le monde sera persuadé que j'ai cédé aux instances du dictateur Joinard. »

Henri Boudard avait-il besoin d'être aussi subtil pour faire comprendre à tous que M. Joinard avait, à la F.F.C., un fauteuil dictatorial ? Sûrement pos... puisque nous le savions déjà...

...et le montre

riété et l'a « possédé » en le faisant revenir sur sa décision, en pensant : « M. Boudard vient de se disqualifier aux yeux de tous. Le voilà enterré à tout jamais. »

Puis il n'a fait connaître la nouvelle décision aux organisateurs qu'au moyen d'un communiqué envoyé en même temps à toute la presse — incorrection envers ceux qui avaient fait le sacrifice financier de l'organisation.

M. Joinard a pris cette décision sans consulter ni le Comité directeur ni la Commission professionnelle. Travail inadmissible de dictateur ! M. Joinard adore les autocrates ; nous, pas du tout. C'est une affaire de goût.

Deux minutes après son élection à la présidence de la F.F.C., M. Joinard avait fait remettre à la presse une déclaration qui commençait par la phrase suivante : « Au moment où un nouvel Etat cycliste se constitue... ». Ne trouvez-vous pas ce nouvel Etat a une certaine analogie avec certain autre Etat français de fâcheuse mémoire ?

Mais si M. Joinard a cru diminuer la personnalité de Henri Boudard, a-t-il pensé qu'il pouvait s'être fait rouler par ce dernier, qui, en revenant sur sa décision, s'est peut-être dit : « Tout le monde sera persuadé que j'ai cédé aux instances du dictateur Joinard. »

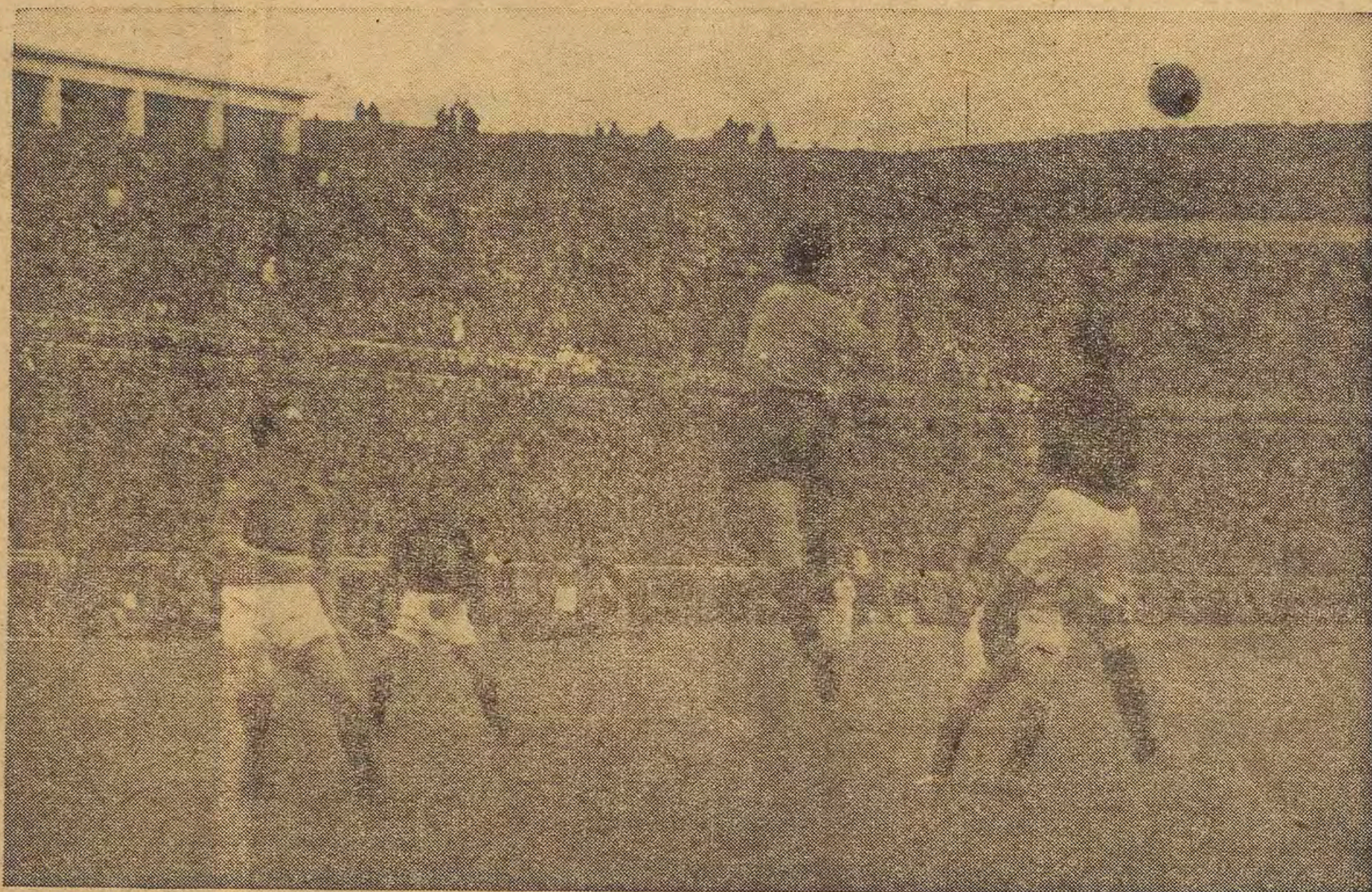
Henri Boudard avait-il besoin d'être aussi subtil pour faire comprendre à tous que M. Joinard avait, à la F.F.C., un fauteuil dictatorial ? Sûrement pos... puisque nous le savions déjà...

Devant 65.000 spectateurs à Lisbonne... les Français ont joué de malheur!



Ben Barek, à Lisbonne, n'a pas été lui-même. Et la « perle noire », d'une nonchalance inhabituelle, n'a pas apporté à l'équipe son irrésistible brio.

Mais Ben Barek a eu ses malheurs : déplacé, touché à un genou, contraint à un rôle de défenseur auquel il n'est pas destiné.



Un pansement sur l'œil, Salva a repris sa place au côté de Da Rui très « occupé »...

Ils étaient 5 à penser à France-Galles plus qu'à la Coupe...

CALBET, le capitaine du S. U. Agenais, manifestait avec raison son mécontentement : — Ce match, qu'Agen devait gagner par 2 essais de différence en première mi-temps, nous ne méritâmes pas de l'enlever dans la seconde partie du jeu. En effet, si, en lignes arrières, on partit lentement, si Bonnet fit de magnifiques efforts, si Genestine fit sa partie ainsi que Cararignac, que dire des avants qui ne suivirent pas ? J'estime qu'ils sont en grande partie responsables de la défaite. Nos internationaux ne suivirent pas comme ils le font dans d'autres circonstances.

Dans d'autres groupes d'Agenais, comprenant notamment les internationaux Laurent et Soules, on estimait que le deuxième essai paloï fut marqué sur départ offside, tous les Garonnais s'étant immobilisés. On déplorait ces deux essais tout faits ratés sur la ligne.

Mais que de faiblesses des deux côtés, du côté d'Agen notamment, où l'athlète Pomathios apparut comme un débutant sans défense, le demi de mêlée Richon et le centre Muret, tout à fait insuffisants pour jouer dans une équipe d'une telle classe !

Cazenave supérieur à Bergougnan...

De l'autre côté de la barricade, on louait la partie des deux centres des avants Salzet, Aristeu, le bon travail du vétéran Sabin :

— Mon frère Théo n'est pas sérieusement blessé, intervenait l'international Albert Cazenave. Il devrait jouer France-Galles, car il joue plus appliqué, plus près de la balle, si je puis dire, que Bergougnan. Il a plus de coup d'œil...

Adolphe Jaureguy, notre grand sélectionneur, semblait ne pas écouter, mais il notait dans son esprit. Puis il demandait :

— Quels sont le poids et la taille de ce Ferrasse ?

— 1 m. 80, 92 kilos, lui répondait-on.

— Bon...

— Et de Landes ?

— 1 m. 90, 98 kilos.

Les deux manières

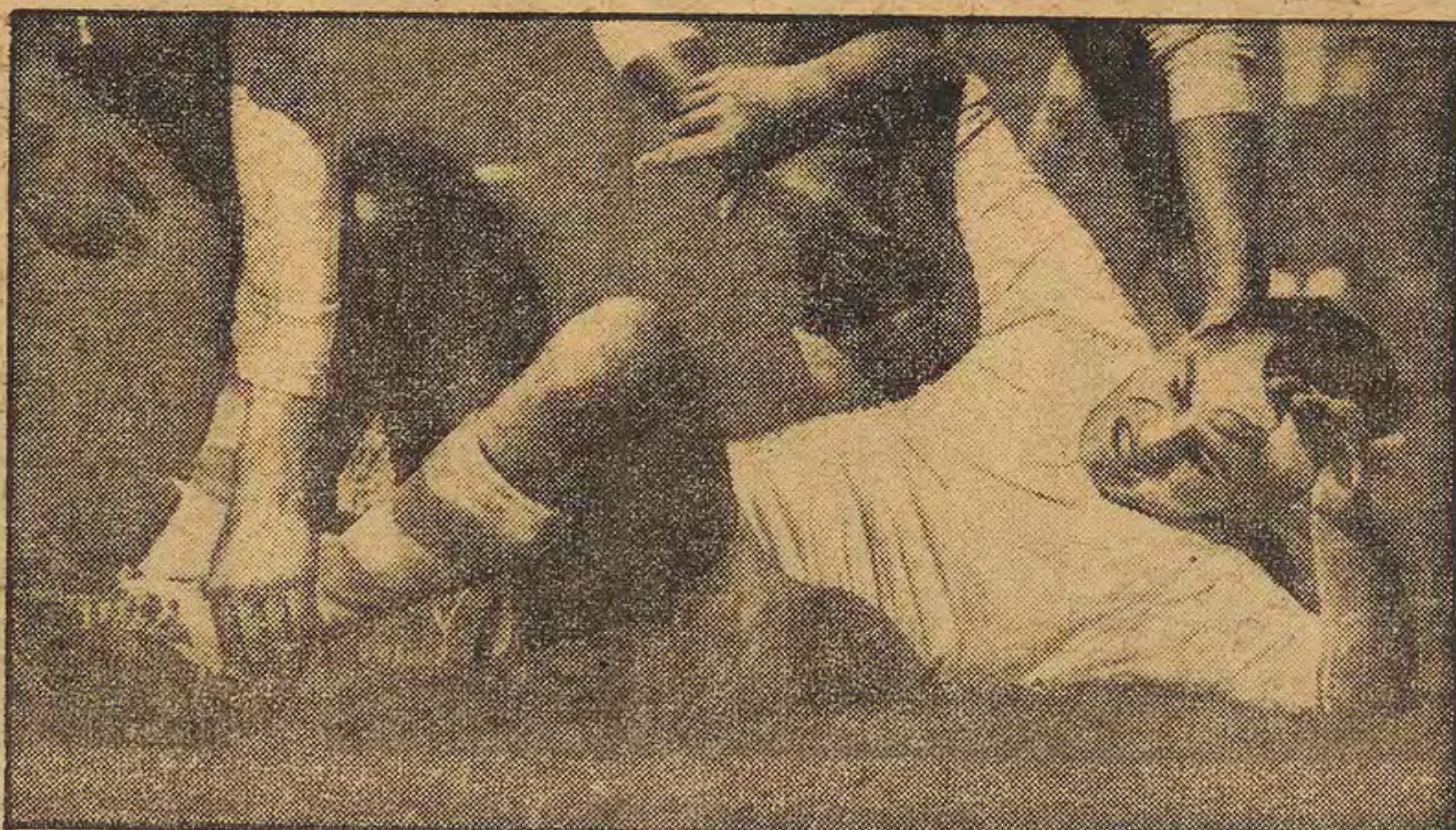
— Mais pourquoi Basquet et Matheu ne sont-ils pas en matches de championnat égaux à ce qu'ils sont en rencontres internationales ? interrogeait quelqu'un.

— Et pardi ! parce que, contre les Britanniques, ils ont la balle, répondait l'ancien ailier basque.

— Et parce que nous sommes moins marqués, nous faisait remarquer peu après Basquet. Dans des matches comme celui-ci nous sommes très surveillés et notre travail est plus obscur.

Sur la fin, Basquet se racheta nettement et Matheu, passé trois-quart, fut le meilleur centre de l'équipe. Mais il était trop tard...

Mais ils étaient au moins cinq à penser à France-Galles en se demandant : en serai-je ?



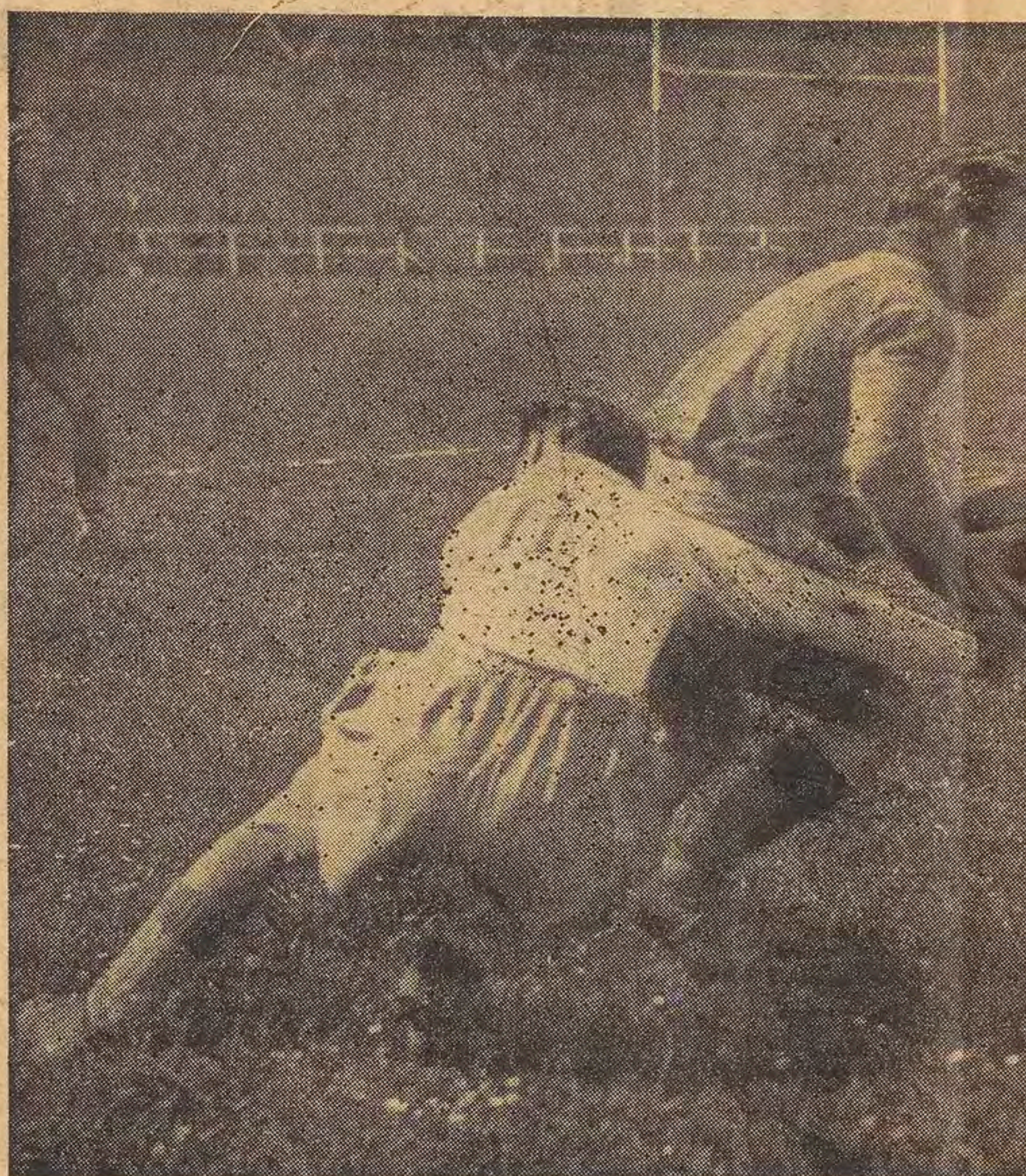
Au-dessus : Le style curieux de Théo Cazenave en attaque. Le ballon collé sur la poitrine, il perce en évitant le plaquage de l'Agenais Richon, avec une magnifique autorité.

Ci-contre : Le joueur paloï Estrate, blessé sérieusement en première mi-temps et boiteux, devait retrouver ses jambes pour marquer un bel essai devant le grand sprinter agenais Pomathios.

Biarritz avait adopté le P.U.C.



Stade Toulousain-PUC, à Biarritz. — L'ailier parisien Placé va marquer le seul essai de son club, non sans être accroché par le Toulousain Las sègue auquel Brouat prête main-forte.



Un bel arrêt. C'est celui du Parisien Savigny qui stoppe l'ailier toulousain Dutra... pleine course. A gauche, au fond, on reconnaît l'arrière Mellet.

Le rouge joue et gagne!

A Bordeaux, le match des Basques
se joua dans les tribunes.

et l'équipe des croupiers
rafla les mises...

BORDEAUX. (De notre envoyé spécial Jean RAYSSAC.) — On sait que les deux clubs rivaux des villes voisines de cinq kilomètres réclament à tour de rôle la supériorité en rugby au Pays basque. Il est donc d'usage, lorsque l'un a été battu par l'autre, de l'enterrer. Cela se fait sous la forme d'un petit cercueil, peint aux couleurs du club perdant, et envoyé au siège ou à la personnalité marquante de la société. Cela date depuis 1934. Une année, Haget le reçut à son bar. En 1944, ceux du Biarritz Olympique l'envoyèrent aux Bayonnais.



Non, ce n'est pas l'accolade ! Mais bien un centre biarrot qui cravate et immobilise Dager au moment où ce dernier s'apprête à passer à Celhay (à droite).

C'est pour cela que les supporters biarrots, dans les tribunes, jubilaient, parlaient de « cercueil à envoyer au plus tôt ».

Toujours dans les tribunes, puisque la partie sur le terrain était des plus correctes, histoire de créer l'atmosphère, il y eut une belle bagarre, véritable pugilat entre Biarrots et Bayonnais. Un Biarrot dut se faire recoudre le cuir chevelu sérieusement endommagé.

— J'ai gagné là ma plus belle course, disait le pilier biarrot Gaborias, qui est aussi champion cycliste et a remporté de nombreuses épreuves sur route.

"Faites vos jeux..."

— Le rouge est ma couleur et il est sorti hier presque toute la soirée au casino, me disait Béraud, celui qui marque son essai tous les dimanches pour le B.O. C'était bon signe et nous avons gagné.

— Faites vos jeux. Rien ne va plus, ajoutait Lassalle, en riant.

Histoire d'habitude. C'est que le B.O. compte dans son équipe six croupiers du casino : Béraud, Lassalle, Lartigue, Frois, Othal, Sarrabezolles. Alors, vous avez saisi !

Le chiffre à jouer demain, c'est le 16, nous glisse à l'oreille l'entraîneur Haget.



Biarritz a gagné ! Le Biarrot Daquerre saute au cou d'un soigneur. Il est heureux : la joie illumine son visage, qui porte les stigmates de la fatigue. Biarritz continuera son chemin. C'est l'essentiel !

PÉCHÉ



Carré, du Havre, inter gauche de la France



But : Flamion, ailier gauche de la France B, v bourgeois

C...



C'est le second essai pour le Stade Toulousain. L'ailier Dutrain s'est écroulé sur le ballon derrière la ligne blanche.



Une mêlée ouverte entre Pucistes et Toulousains. Charpy (4) a ceinturé un adversaire et Adami arrive à la rescousse. A dr.: Marsoni (au premier plan) et, au fond, de Vecchi.

...mais Toulouse était le plus fort

BIARRITZ. — Incontestablement, le Paris U.C. bénéficiait de la cote d'amour et l'ovation qui salua l'entrée des légions de Massare dépassa en ampleur celle réservée aux Toulousains. C'est que les sportifs basques n'ignoraient pas que la bannière estudiantine était défendue, en grande partie, par des joueurs du cru, les Biarrots, notamment, avaient trois représentants, dont le petit Georges « Tito » (Jorge, si vous aimez mieux), qui débuta dans la fameuse équipe du Biarritz Olympique, patronnée par la comtesse de Beldern.

C'est un exploit de Bergougnan qui allait ramener le public à une plus grande réalité. Et quand, sur un renvoi, la balle passa de main en main, le tout enjolivé de fioritures, quelquefois inutiles, on eut l'impression que la machine toulousaine était déjà bien au point et qu'elle pouvait battre, avec ses propres armes, n'importe quelle équipe.

Poussant la démonstration à l'extrême, elle joua plus que sec, pendant un quart d'heure. Et là encore son avantage fut évident.

Sur sa partie de dimanche, le Stade Toulousain nous semble l'équipe la plus complète de France.

Bergougnan revient très bien et Lassègue, Dutrain, ainsi que Mellet, possèdent la grande classe. Comme Baquet et Brouat savent se mettre à l'unisson, nous les voyons légèrement supérieurs aux Palois et aux Biarrots.

Le P.U.C. joua un rugby trop mécanique, ne variant jamais ou presque son jeu. Chaque fois qu'il voulut improviser, cela tourna à la catastrophe et Alzate, dans ce rayon, battit les records, donnant la balle au rapide Dutrain qui marqua ainsi le troisième essai.

Le P.U.C. n'était pas dans un jour faste. Même pour son dévoué soigneur, qui offrit l'incident pittoresque en se faisant prendre en sandwich par deux solides Toulousains, et cela en plein déroulement de la partie et au beau milieu du terrain de jeu.

Mais l'esprit des spectateurs était ailleurs. Les plus folles nouvelles circulèrent au sujet du derby basque Biarritz Olympique-Aviron Bayonnais, qui se disputait à la même heure à Bordeaux.

Après la mine réjouie des Bayonnais, explosa l'enthousiasme des Biarrots qui ne manifestaient qu'un seul désir : éviter le Stade Toulousain au prochain tirage au sort des demi-finales de la Coupe de France. — Félix ABERADERE.

CHÉ DE JEUNESSE A STRASBOURG...



France B, shoote violemment et marque en coin le deuxième but français. A gauche, Sinibaldi qui lui a passé la balle et poursuit sa course.



Germain, goal de l'équipe de France B, est pensif il a « pris » 4 buts et médite la leçon.



France B, vient de shooter le penalty : le goal luxembourgeois est battu.



Sur une attaque du Luxembourgeois Feller, les défenseurs français interviennent. De gauche à droite : Carré, Feller, Jonquet et Prince.



Les deux Carré, celui de Lille (à g.) et du Havre (à dr.) ont le sourire en rentrant.

LIRE NOTRE ARTICLE PAGE

8



Paulette Fournier nage par tous les temps... pour traverser la Manche...

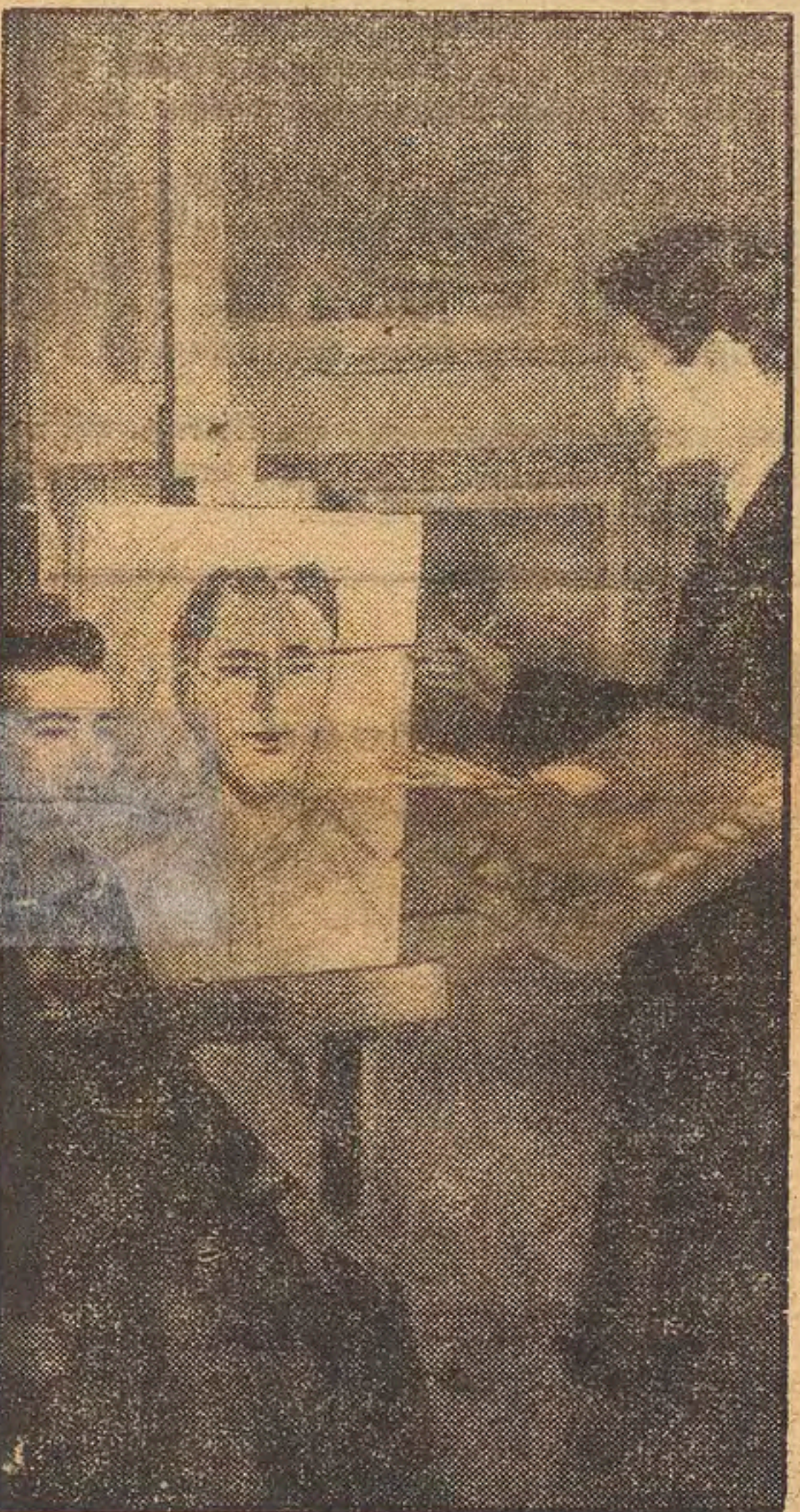
L'ONCES, Roger Le Morvan, et son amour de l'eau froide : Paulette Fournier ne craint personne sur ce chapitre.

Elle nage depuis l'âge de six ans et tout l'hiver, par tous les temps, on peut la voir à la Marne avec quelques autres mordus — d'aucuns diront cinglés — Tarka, Suzanne Chapelle, Lepage, Millerand, effectuer quelques plongées.

Témoin cette photo, prise en plein hiver, alors que les Parisiens barbotaient, emmitouffés, dans la neige.

Elle a de qui tenir : sa mère, à 56 ans, s'est baignée avec elle, dimanche, dans de l'eau à 12°, mais sans y rester une heure passée comme sa fille.

Paulette a un but : la traversée de la Manche, et pour cette traversée elle va s'entraîner cet été à Dinard, à de longs parcours en mer.



Bergougnan aime le rugby... mais préfère la peinture !

Le saviez-vous ? Yves Bergougnan a du goût pour la peinture. C'est plus que du goût, c'est une vocation.

— J'aime bien le rugby, a souligné Bergougnan, mais je préfère la peinture !

C'est un aveu inattendu. Et pour le moins troublant...

Mais Bergougnan n'en abandonnera pas l'ovale pour autant. Il continuera à peindre — son camarade Dutrain, par exemple — et à jouer : « France-Pays de Galles, si les sélectionneurs veulent bien de moi », nous a-t-il confié à son retour de la vallée de Saix, où il vient de se reposer quinze jours.

Bergougnan sera certainement à nouveau international avant d'entrer... en loge.

Car il est plus facile de marquer un essai que d'être Prix de Rome.



Un diplomate anglais propose : « A l'O.N.U. le sport doit aider la paix »

THE right Honourable Philip J. Noel Baker, chef de la délégation britannique à la 21^e et dernière session de la S.D.N., n'est pas seulement grand diplomate.

Aux Jeux Olympiques d'Anvers, en 1920, ne fut-il pas second en finale du 800 m., derrière son compatriote A. G. Hill ? Mais qui s'en souvient ?

Cette question, à l'aspect saugrenu : « Quelle relation pourriez-vous établir entre le Sport et la S.D.N. ? ne le fait pas sourire.

— Content que vous posiez ainsi le problème, répond-il. Car le sport, on l'oublie trop, surtout dans les milieux politiques, est ce qu'on appellerait, en anglais, un « universal appeal ». Sur le stade, s'effaçent, s'oublient les frontières politiques. A l'O.N.U., le sport doit aider la paix. »

On attendait Ben Barek...et on a vu surgir le Portugais Feliciano

ISBONNE. — Tristes étaient les joueurs français après la partie.

Ils avaient compris qu'ils ont perdu le match par leur faute et non pas par celle du terrain ou par l'excuse de la fatigue ; mais aussi parce que à Lisbonne il n'y avait pas de « perle noire ». Et pourtant... après vingt minutes de jeu, les Français avaient jugulé les Portugais et jouaient un jeu à terre efficace. Ils tenaient en mains le résultat. Mais, c'est alors que deux faits firent pencher la balance en faveur du Portugal : les blessures de Salva et de Heisserer et les erreurs de Da Rui.

Le public, enthousiasmé, attendait peut-être mieux de la part de ses joueurs ; calme, inquiet, il ne croyait pas encore en la victoire, au repos. Pourtant, la reprise vit un net avantage des Portugais. La rentrée de Salva ne parvint à rétablir l'équilibre que momentanément et notre équipe subit un fléchissement total, comme devant la Tchécoslovaquie. Et peu après l'égalisation de Vaast, le Portugal se déchaîna, Ben Barek étant alors inexistant. Durant le dernier quart d'heure, les Français prirent nettement l'avantage alors que la défense portugaise se montra intraitable, jouant même irrégulièrement.

Pourtant Peiroto, un avant centre dans le genre « faureau », marqua le but de la victoire, sur faute de Da Rui, soulageant les 60.000 spectateurs inquiets.

Feliciano, arrière de classe

Deux joueurs ont influencé le résultat : ce sont Ben Barek et le Portugais Feliciano.

La « Perle Noire » fit un match sans éclat, jouant au professeur ; il eut un jeu improductif. Feliciano, arrière de grande classe, jouant en réalité demi-centre, maîtrisa Bihel, constamment envoyé à la boucherie par ses partenaires.

A la suite du marqué contre elle, il faut dire que l'équipe de France eut une tâche peu facile devant des footballeurs plus rapides que les Tchèques. Ils devaient opérer plus vite et les nouveaux joueurs, ainsi que Heisserer, gênés par le marquage étroit de leurs adversaires, parurent moins bons qu'à Colombes.

D'autre part, même fléchissement après le repos ; même monotonie du jeu quand leurs adversaires dominaient. Les Français valent mieux que leur partie de Lisbonne et les Portugais seraient moins à l'aise au dehors, avec un arbitre vraiment impartial ; M. Raeder avantagea les Portugais qui commirent des fautes de toutes catégories. Il n'est pas nécessaire de venir spécialement de Londres pour diriger un match de cette manière.

Cuissard, le meilleur

Des nouveaux joueurs, Cuissard, Leduc, Prouff et Grillon, le premier, seul, donna une complète satisfaction. Il avait une tâche difficile : il la réussit à merveille.

De notre env. spéc. : Lucien GAMBLIN

Grillon fut bon, mais ce n'est pas un grand arrière international. Leduc, utile, et Prouff, actif, tardent trop à passer la balle ; Salva, handicapé par sa blessure, fit preuve de courage. Aston et Bihel furent les meilleurs avant ; Vaast s'avéra médiocre ; Da Rui, parfois éblouissant, parfois mal inspiré. Heisserer fut trop lent dans une pareille situation.

L'équipe de France sera-t-elle changée pour rencontrer l'Autriche, le 6 mai ? Pas précisément, car ce sera un adversaire très différent. M. Barreau est muet à ce sujet. Cependant il a laissé entendre que les nouveaux joueurs s'acclimateraient avec un match supplémentaire.

On a trop compté sur Ben Barek et le résultat de Lisbonne confirme qu'un joueur, si fort soit-il, ne « fait » pas forcément une équipe.

Des Portugais, Feliciano fut le meilleur joueur sur le terrain avec le demi-centre Francisco Ferreira.

Il a un jeu de tête splendide, un shot et un dégagement remarquables. Athlétique, très grand, puissant, n'aimant pas les fioritures, Feliciano est l'un des meilleurs arrières européens. Ferreira, sixième avant, au jeu sobre et efficace ; Peiroto joua en catapulte, bousculant les joueurs et le ballon ; sa réputation est surfaite. Espirito Santo a été remplacé par l'ancien international Rafael. Araujo est un fin footballeur. Les autres joueurs furent bons, mais de qualité moyenne sur le plan international.

LE PRÉSIDENT CARMONA :

« Darui est une balle en caoutchouc et Cuissard un toréador »

LISBONNE. — Le président Carmona a été très intéressé par le match France-Portugal, qu'il présidait.

Après la rencontre, le président Carmona déclara être enchanté de la victoire de « son » équipe et il affirma que la représentation française était très forte.

Le président Carmona dit encore :

« Le gardien de but des Français m'a fait l'impression d'une balle en caoutchouc. Quelle détente, quel brio, il réussit des arrêts formidables : il rebondit. Quant au demi-centre Cuissard, il joua les toréadors, évitant continuellement les charges furieuses de Peyruteo, qui doit peser un bon poids. Oui, Cuissard a été un toréador. »

“ C'est du nougat ” prétendait Veinante la veille du match de Strasbourg

STRASBOURG. — Nos candidats à l'équipe A n'ont pas saisi l'occasion qui s'offrait à eux de se faire valoir sous un jour favorable. Et pourtant, les Luxembourgeois, au jeu d'une classe très moyenne, ne devaient pas présenter pour eux des difficultés insurmontables, loin de là. Seul, le Rémois Flamion s'est réellement mis en valeur au cours de cette partie pour prétendre à de justes mérites.

— Pensez-vous, me dit M. Feiertstein, l'entraîneur de l'équipe nationale du Luxembourg, nous avons effectué le déplacement avec trois remplaçants. Aussi, je ne m'attendais pas à un match nul. Car j'avoue humblement que l'équipe de France s'est montrée largement supérieure à la nôtre en technique.

VEINANTE (entraîneur de l'équipe de France à Strasbourg). — Ce match, nous le jouerions dix fois que dix fois nous serions victorieux. Beaucoup de circonstances malheureuses, quelques « toiles » qui permirent aux Luxembourgeois de nous suivre à la marche et d'atteindre un heureux match nul.

M. RIGAL. — Je déplore le manque de réussite de notre équipe, au moment où, pendant les trente premières minutes de jeu, elle faisait cavalier seul. Par la suite, nos joueurs perdirent cinquante pour cent de leurs véritables moyens.

Emile FRIES (ancien portier de

l'équipe nationale). — Nos avant ont trop fignolé. Il y a dans un match des moments dont il faut savoir profiter. Nos représentants se sont amusés et ils devaient normalement l'emporter par trois buts d'écart s'ils avaient botté au goal au début de la première mi-temps. Un joueur m'a particulièrement plu, c'est le Rémois Flamion.

M. DEUTSCH (arbitre fédéral). — On s'étonne vraiment de voir une équipe au jeu aussi rudimentaire que celui du onze luxembourgeois tenir les espoirs français en échec. Avec une défense française plus solide et surtout plus habile, cet accident eût pu être évité.

L'entraînement de l'équipe de France B avait été confié à Veinante. Les « espoirs » étaient opposés, la veille de la rencontre, au onze du Racing Club de Strasbourg qui, pour la circonstance, devait se mouvoir à la manière des Luxembour-

geois, c'est-à-dire dans la position du demi-centre offensif, rôle dévolu à Matéo.

A un moment donné et particulièrement choisi pour passer de la théorie à la pratique, Veinante siffla et cria :

— Ne bougez pas ! restez sur place comme au water-polo !

Il fit ses observations, ajusta la position des joueurs d'où l'attaque devait partir, en l'occurrence du Nancéien Sesia. La combinaison fut exécutée et elle réussit.

— Coup classique, c'est du nougat, dit Veinante aux joueurs.

Après l'entraînement, Matéo murmura à l'oreille du président du Racing Club de Strasbourg, M. Heinz :

— J'ai fait de mon mieux pour l'équipe de France. Peut-être serai-je gracié pour le dernier match pour lequel je suis encore disqualifié...

Henri TRAEN.

FLEURS ET EPINES...

Voici les critiques sur la formation de printemps du football français : GERMAIN : Ne parut pas dans sa meilleure forme, fit preuve d'un manque de sûreté évident.

BLONDEL : Attaque à bon escient, est un demi-aile au sens offensif prononcé.

JONQUET : Malgré une erreur qui coûta un but à son équipe, fut l'un des meilleurs joueurs, surtout en première mi-temps.

CARRE (Lille) : Bon technicien, un peu lent, lutta avec courage.

GABET : Ne fut pas égal pendant les deux mi-temps, réussit une bien meilleure performance en première qu'en seconde. Souvent mal inspiré.

SESA : Fut, lui aussi, supérieur en première mi-temps et nettement moins bon en seconde.

SINIBALDI : Souvent houscoulé par les défenseurs luxembourgeois très vifs, a joué une bonne partie. Excellent dans le jeu de tête.

CARRE (le Havre) : Se montra efficace, réussit deux buts, mais ne fut pas pour cela transcendant.

FLAMION : Le meilleur homme sur le terrain. Rapide, incisif, efficace, il sema fréquemment la panique dans le camp adverse.

La souscription PUJAZON

DEUXIEME LISTE. — Pierre Gilou, président du Racing C. de France, 500; Philippe Lefebvre, 500; Jacques Roussel, 500; Robert Leroux, 1.000; « La Chignolle », Montmartre, 600; Max Rousié, 500; Georges Berretrot (100 fr., moins les 10 0/0 d'usage), 90; Rugby Club de Paris XIII, 1.000; A.S.F. et Le Perreux, 500; Marcel Hansenne, 100; Pierre Chiron, Charenton, 100. Total de la 2^e liste : 5.390 francs.



Au départ, au Parc, des « relais à travers Paris », le Stadiste Marcillac a pris la tête.

KERMESSE ATHLETIQUE

sur les trottoirs

par Jules LADOUMEGUE

LES « relais à travers Paris » marquent-ils l'ouverture de la saison d'athlétisme ? Cette course peut-elle être considérée comme la « grande première » ? Peut-être est-ce exagéré de lui attribuer cette importance en raison de l'intérêt restreint que cette épreuve apporte à l'athlétisme.

C'est pourquoi, sans vouloir peiner les organisateurs qui aiment et aident notre sport, je ne puis placer le succès sportif des « relais à travers Paris » au même niveau que leur succès publicitaire.

Même si cette course devient une « classique », elle sera toujours boiteuse. J'ai pourtant débuté en courant sur route et en garde un souvenir profond.

Mais dans ce genre d'épreuve, il y a un intérêt sportif réel. Du départ à l'arrivée, chacun joue sa chance et réussit l'exploit digne de sa valeur. Ce qui n'est pas le cas dans une épreuve disputée par relais ou par équipes.

Imaginez une équipe de dix athlètes. La formation qui possède trois recordmen du monde, par exemple, et qui n'est pas riche en recrutement athlétique, sera battue par une équipe composée de coureurs moyens. Résultat qui serait normal si cette équipe moyenne représentait une garantie pour l'avenir.

Voilà les raisons pour lesquelles je n'accorde pas « aux relais à travers Paris » l'importance qu'ils paraissent avoir.

Que Lovelock, Brown, Reiff et autres aient donné un aspect intéressant au point de vue international en participant avec leurs équipes respectives à cette épreuve, cela, pourtant, n'aura guère été, pour eux, qu'un voyage d'agrément, car ces vedettes n'ont risqué et ne risquent en cette occasion rien de grave, même si leur club a un kilomètre de retard à l'arrivée.

Combien de coureurs ont pris dimanche leur seul départ de la saison ?

Cela n'est pas une critique contre les participants. Un fait est certain : la valeur de certains coureurs, qui s'est avérée suffisante dimanche, ne le sera plus dans une réunion contrôlée par le chronomètre.

Ces coureurs conserveront, cependant, le mérite d'avoir rendu service à leur club, et cela est une chose excellente.

Voyons, enfin, cette course dans ses détails. Tout le monde s'était donné beaucoup de mal pour aligner une, deux ou trois équipes : il faisait un temps magnifique ; il y avait beaucoup de monde au Parc et sur le parcours.

Pourquoi demander davantage à cette belle kermesse athlétique, qui aura servi de recensement à notre athlétisme, au seuil d'une saison dont le but est Oslo !...

Espérons que le nombre de participants de dimanche enrichira nos espoirs et que, bientôt, nous serons fixés sur nos ressources pour 1946.



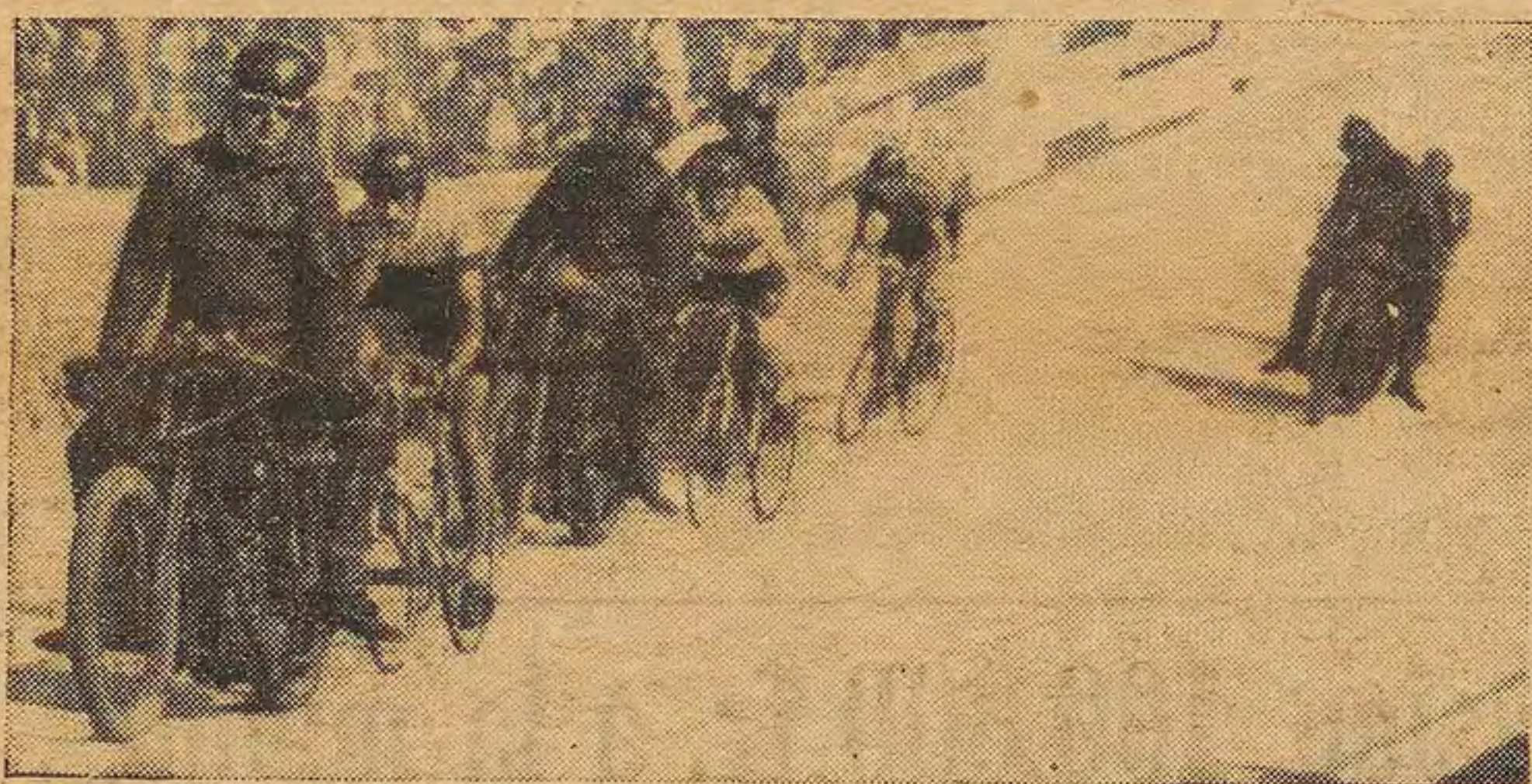
Hansenne, du C.A.R., passe le témoin à J. Vernier, au viaduc d'Auteuil.



Chef d'Hôtel, du Stade, précède Lefébure, au pont de Passy.



Pol Braekmann, de Saint-Gilles, termine victorieusement malgré le sprint de Cros.



SPRINTER A SES DÉBUTS

Louis Chaillot monte des côtes pour gagner en demi-fond...

LOUIS CHAILLOT a débuté dans le sport cycliste par le sprint. Il a continué par le demi-fond. Et s'il reste fidèle au métier de stayer, il s'est pris d'un goût très vif pour les côtes de la campagne champenoise, où il s'entraîne maintenant avec l'ardeur d'un routier à la veille de Paris-Roubaix...

Car Chaillot a fui Paris. Il est maintenant installé à Dormant, avec sa femme et ses deux filles, et il ne vient dans la capitale que pour y courir.

A Reims, il a enlevé, dimanche, la première éliminatoire du championnat de France de demi-fond, sous l'œil ébloui des paysans...

— Il pétillait comme du champagne... disait l'ancien champion de France sur route Godinat.

— Et tu t'y connais ! répliquait Marcel Thil au sparnassien réjoui et alourdi



Après la course, Louis Chaillot, tout réjoui mais en sueur, sort la tête recouverte d'une serviette. Il est prudent : un coup de froid est vite arrivé... et Chaillot n'y tient pas.



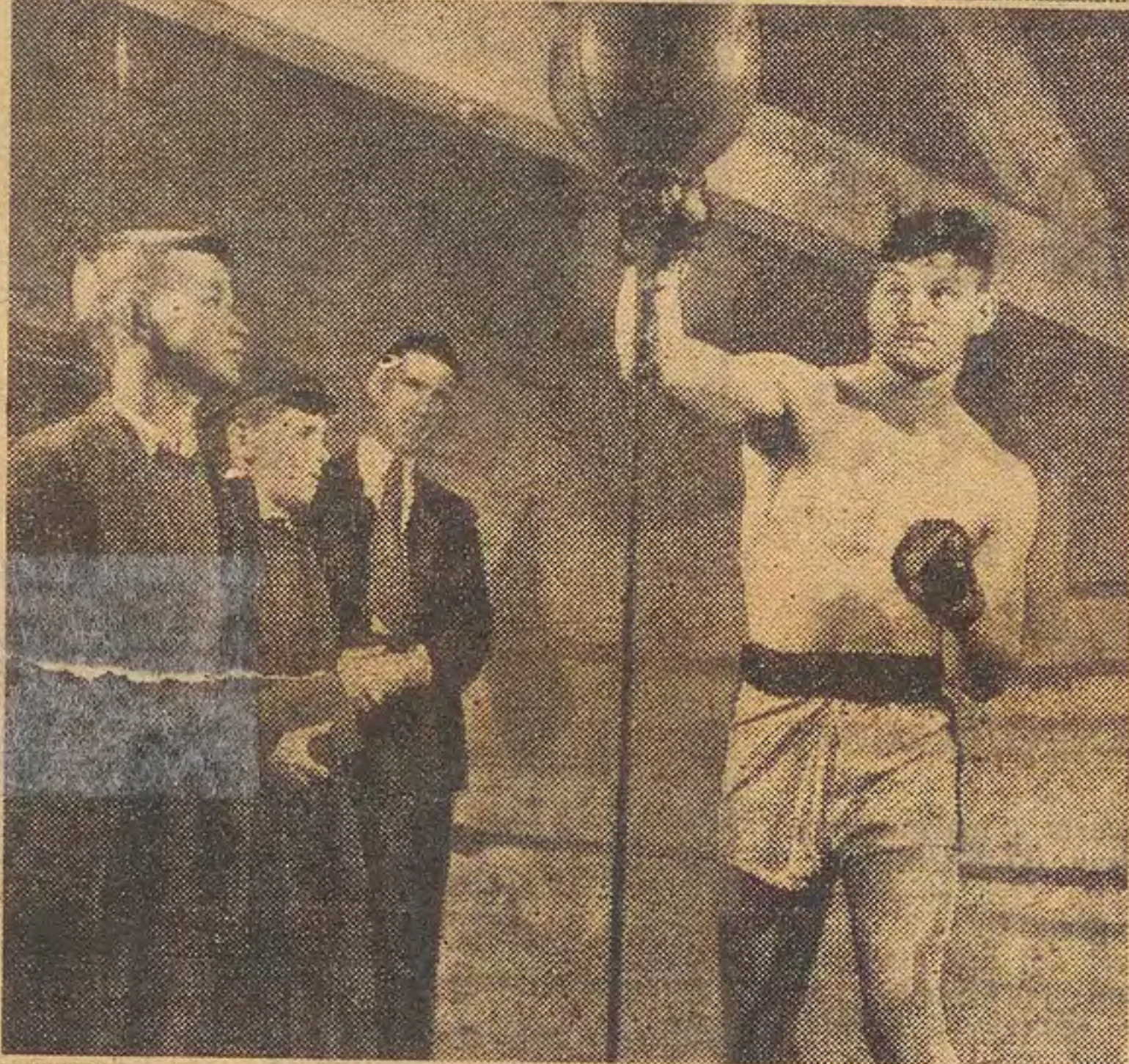
Deux champions retirés : Marcel Thil et Godinat sont venus encourager les stayers au vélodrome de Reims et si Godinat sourit au photographe, Thil inspecte une moto d'entraînement.

EN ATTENDANT L'AMÉRIQUE :

Bruce Woodcock

s'entraîne dans une grange...

MAIS IL SERA MILLIONNAIRE
ET PORTERA L'HABIT...



CET homme vaut un million de dollars, a dit Lew Burston en parlant de Bruce Woodcock, le champion poids lourd britannique. Il est admis qu'un individu, obscur hier, pourvu qu'il soit doué pour la boxe, qu'il pèse dans les 85 kilos, soit désigné, sur un coup de baguette magique, à devenir un millionnaire, à être couvert de gloire et à disputer la popularité aux plus grands de l'univers.

Connaissant Bruce Woodcock, on a bien du mal à s'imaginer qu'il puisse un jour évoluer en habit parmi les notabilités ; on le voit difficilement souriant avec aisance aux élégantes et serrant la main des monarques. Woodcock est un homme tellement simple...

J'étais présent quand, avant un de ses combats à l'Albert Hall, son manager, Tom Hurst, lui dit de mettre un faux-col. Woodcock de répondre placidement :

— A quoi bon, il va falloir le retirer en arrivant...

L'homme est la simplicité même et dans sa ville natale de Doncaster, où il est encore employé aux chemins de fer, il lui a été offert des villas somptueuses pour s'entraîner, mais Woodcock préfère rester dans la grange qu'il a transformée en gymnase.

Pour s'entraîner, il grimpe une échelle et se hisse par une trappe pour atteindre le petit ring qu'il a fait ériger et dont il est fier. L'accès est si peu pratique que rares sont les sportsmen qui s'y risquent, seuls deux ou trois gamins suivent en spectateurs sa préparation.

C.-W. HERRING.

UN GRAND RÉCIT
SPORTIF DE
FÉLIX LÉVITAN

LES VINGT ANS DE BOXE
de MARCEL CERDAN

RÉSUMÉ

des chapitres précédents

Né à Sidi-bel-Abbès, le 22 juillet 1916, Marcel Cerdan vint habiter Casablanca avec sa famille, alors qu'il était enfant. Marcel, destiné au « noble art », fit son premier combat à sept ans... pour une tablette de chocolat. A 17 ans, il était professionnel. Le 23 juillet 1937, il signait un contrat avec Lucien Roupp. Les victoires de Cerdan se multiplièrent et sollicité par Jeff Dickson, Cerdan vint à Paris en octobre 1937 et remporta plusieurs victoires. Il retourna ensuite à Casablanca où il ravita à Kouidri (troisième match), le titre de champion de France des welters. De retour à Paris, il fut appelé à matcher Locatelli, « l'homme qu'il admirait le plus » et le battit en 12 rounds.

adversaires « faciles », tout désigné pour lui permettre de garder la main sans fatigue.

En septembre, c'était à nouveau un voyage Alger-Paris, trajet devenu familier à Cerdan, pour lequel l'embarquement en direction de Marseille n'était plus une appréhension, mais une joie. Et c'était l'éternel décor de théâtre de la place Dancourt, l'automne et son manteau de rouille, l'hiver et ses grisailles, le dernier hiver de Cerdan à Paris, avant la guerre, celui qui allait unir 1938 à 1939 et qui devait se passer sans heurts.

Pour la rentrée de Marcel à Paris, Roupp avait accepté un match contre le mulâtre belge Al. Baker.

— Attention ! avait-on dit à Cerdan. C'est un homme de métier et qui ne manque pas de vice...

Recommandation superflue : Cerdan n'était plus un enfant de chœur et Al. Baker fut battu aux points.

Après quoi, Marcel vit se dresser devant lui l'Italien Deyana, énorme, velu, avec un visage tourmenté, un Frankenstein du ring, et dont la laideur fit peur à Cerdan...

— Jamais, a-t-il reconnu depuis, je n'ai tant redouté un adversaire, et jamais, sans doute, n'en retrouverai-je un devant moi qui m'impressionne autant...

Deyana, par son allure sismique, fit donc perdre tout son courage à Cerdan. Mais l'Italien, de son côté, avait une peur bleue des poings du Français. Et dix rounds durant, ils se tinrent à distance respectueuse, sans souci des remontrances de l'arbitre, des lazzi des populaires et des protestations des « fauteuils de ring »...

— Le plus vilain combat de ma carrière, admet Cerdan quand on le lui rappelle. Et tout aussitôt il parle d'autre chose...

Une page qu'il aimerait arracher du livre de sa vie, une page qu'il tourne vite et ne relit jamais.

(A suivre.)

(Voir les numéros de « But » des 27 février, 5, 12, 19, 26 mars, 2 et 9 avril.)

(Copyright 1946 by But and Félix Léviton. Toute reproduction partielle est interdite.)

FRANKENSTEIN-DEYANA LE SEUL HOMME QUI EFFRAYA CERDAN...

carrière de Cerdan, qu'il nous plaît de suivre pas à pas, a connu, depuis sa victoire de mai 1938 sur Humery, une courbe ascendante. Humery a donc été un tremplin. En prenant son élan, le Marocain pouvait échouer... ou grimper très haut...

En fait, le poulain de Roupp n'en a pas encore terminé avec son ascension, et il ne nous appartient pas d'en préjuger du terme — encore qu'un titre de champion du monde... mais l'heure n'est pas aux pronostics.

Après Humery, Cerdan aspirait au repos. Il lui fallait à la fois se détendre sans perdre le rythme du combat. Il lui fallait aussi revoir les siens, son ciel africain, « sa mer », et Roupp eut la sagesse de le réembarquer, peu après, non sans avoir projeté de le faire combattre sur place, durant l'été, afin de lui permettre de conserver le bénéfice matériel de ses efforts parisiens. Et c'est pourquoi, à Alger, d'abord, et à Oran, ensuite, Marcel Cerdan battit Morin et Deckmin, des

Face au Casino, 100.000 fr. à la minute !

C'est le gain de Marcel Cerdan qui jouait à coup sûr à Nice...

De notre env. sp. C.-W. HERRING

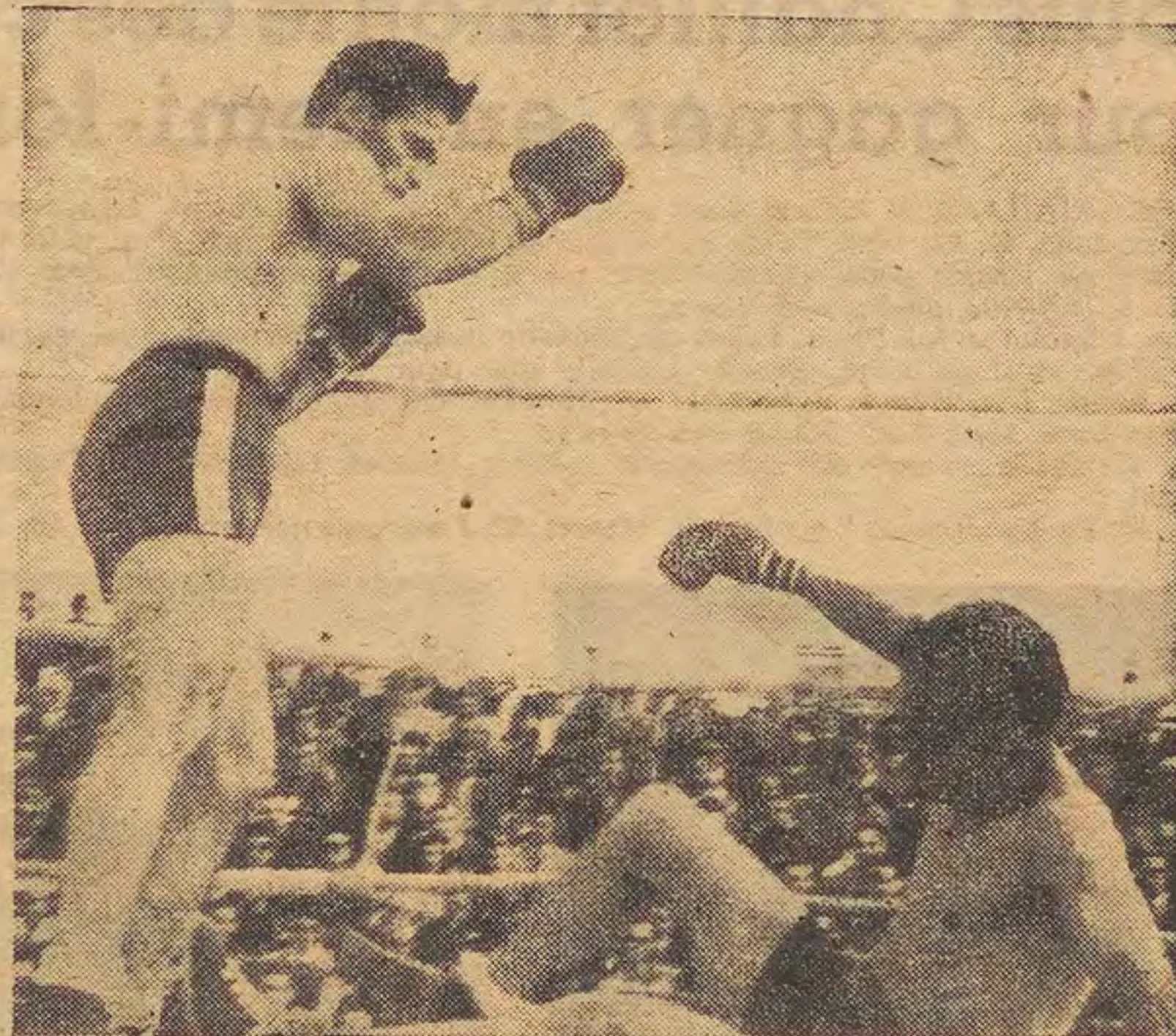
NICE. — Visitant le Casino l'avant-veille de son combat, Marcel Cerdan a voulu jouer sur le numéro 7. Mais, pendant qu'il changeait, le numéro qu'il avait envisagé sortit et il n'insista pas. Peut-être le numéro 2 lui aurait-il également porté chance, car, pour la deuxième fois, Cerdan a battu Joë Brun au deuxième round, presque aux portes du Casino.

Il est vrai que, sur le tapis du ring, Cerdan jouait à coup sûr, alors que, sur le tapis vert, les chances sont plus aléatoires.

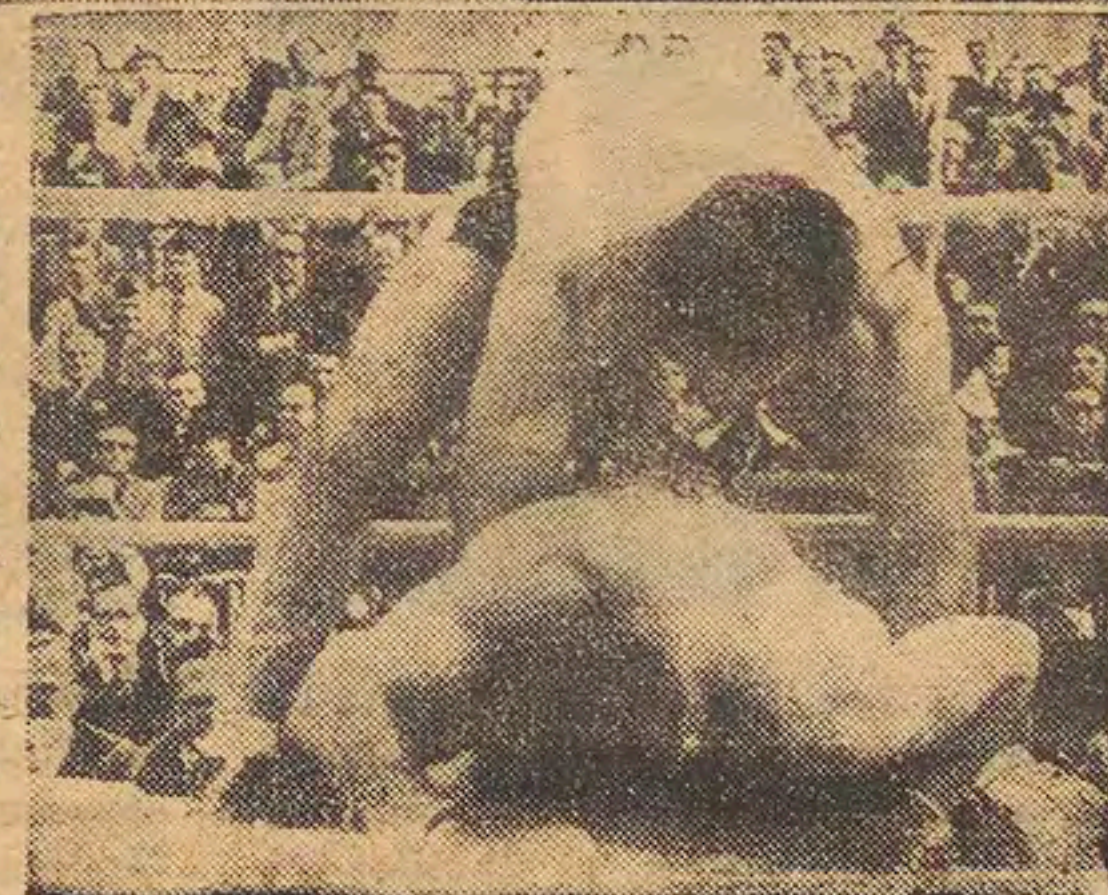
Or, notre populaire Marcel n'aime pas plus perdre de l'argent que des combats.

Autour du ring, un homme admirait son élève. Non, il ne s'agit pas de son manager, Lucien Roupp, mais de M. Jean Martinot, qui fut le premier maître de Cerdan quand celui-ci allait à l'école de la Ferme-Blanche, à Casablanca, en 1929. M. Martinot, qui a pris sa retraite, est depuis huit ans à Nice, et il alla inopinément à la pesée pour voir Cerdan, causant à son ex-petit Marcel une agréable surprise. Les deux hommes s'embrassèrent affectueusement, et M. Martinot, par la suite, voyait un combat de boxe pour la première fois. Sans doute eût-il voulu, comme les autres spectateurs niçois, que la rencontre fût plus longue. Mais, avec sa puissance, Marcel Cerdan n'est-il pas devenu un sprinter dans son genre !

Cerdan fut très applaudi par les Niçois, ainsi d'ailleurs qu'André Famechon, vainqueur de Negretti, tandis qu'Emile Famechon était sifflé, la foule n'ayant pas admis le verdict des juges lui donnant la victoire sur Sandeyron.



Au second round, Marcel Cerdan a expédié Joë Brun au sol pour le compte... puis, bonne âme, se précipite pour relever le Toulonnais foudroyé. Un geste désormais classique de Cerdan...



BUT Le goal français Da Rui à l'ouvrage à Lisbonne



En haut, dans une détente superbe, Da Rui a arrêté le ballon... mais, en bas, malgré son saut, le goal national a été battu au grand dam de ses équipiers hébétés. « Instantanés » sur les efforts, heureux et malheureux du Nordiste.